

armes et armures

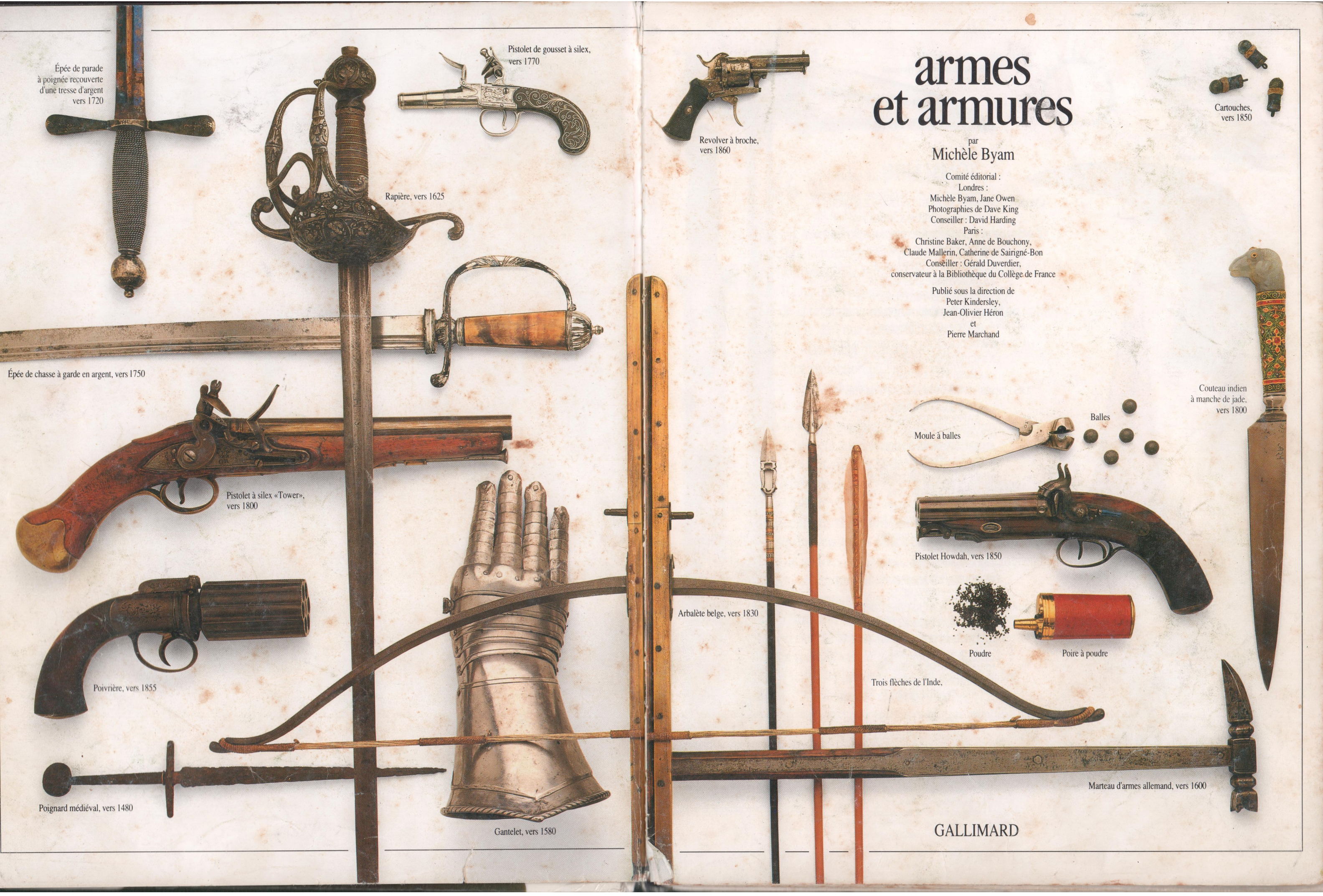
Armes blanches, armures et armes à feu n'ont cessé d'évoluer à travers les âges. Et avec elles l'art de la chasse et de la guerre. Un vaste pan de l'histoire de l'humanité où nous découvrons l'ingéniosité de nos ancêtres pour survivre ou se combattre.

ES YEUX DE LA
ÉCOUVERTE

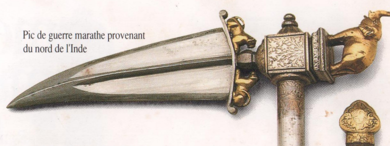
GALLIMARD

armes et armures




Épée de parade
à poignée recouverte
d'une tresse d'argent
vers 1720
Pistolet de gousset à silex,
vers 1770
Rapière, vers 1625
Épée de chasse à garde en argent, vers 1750
Pistolet à silex «Tower»,
vers 1800
Poivrière, vers 1855
Poignard médiéval, vers 1480
Gantelet, vers 1580
Revolver à broche,
vers 1860
armes
et armures
par
Michèle Byam
Comité éditorial :
Londres :
Michèle Byam, Jane Owen
Photographies de Dave King
Conseiller : David Harding
Paris :
Christine Baker, Anne de Bouchony,
Claude Mallerin, Catherine de Sairigné-Bon
Conseiller : Gérald Duverdier,
conservateur à la Bibliothèque du Collège de France
Publié sous la direction de
Peter Kindersley,
Jean-Olivier Héron
et
Pierre Marchand
Cartouches,
vers 1850
Couteau indien
à manche de jade,
vers 1800
Balles
Moule à balles
Pistolet Howdah, vers 1850
Arbalète belge, vers 1830
Poudre
Poire à poudre
Trois flèches de l'Inde,
Marteau d'armes allemand, vers 1600
GALLIMARD

Niam Niam, couteau de cérémonie, originaire du Soudan


Pic de guerre marathe provenant du nord de l'Inde

SOMMAIRE

Poignard en cuivre utilisé par les peuplades Kasaï en Afrique occidentale


Épée chinoise dans son fourreau en bois, revêtu d'écaille de tortue avec garnitures de bronze

ISBN 2-07-056379-0
La conception de cette collection est le fruit d'une collaboration entre les Editions Gallimard et Dorling Kindersley

1er dépôt légal : avril 1988. Dépôt légal : février 1989. N° d'édition : 45189
Imprimé en Italie par A. Mondadori Editore, Verona


Bracelet à pointes en fer provenant de l'est du Soudan

Coup-de-poing en corne de buffle provenant du sud de l'Inde


Griffe de tigre provenant du nord de l'Inde

“ Apprendre au plus grand nombre
un savoir menacé de se perdre
en le fixant par l'image :
ce fut, il y a deux siècles, le pari des Encyclopédistes.
Aujourd'hui la photographie permet d'aller plus loin
dans l'indispensable transfert des connaissances.
Mais il faut que l'objectif soit vraiment objectif
et que la qualité de la reproduction soit à la hauteur de cette ambition.
C'est le défi que relève Gallimard avec
«Les yeux de la découverte».
Une collection où l'image triomphe
sans trahir le texte des savants.
Nous voulons inventer un nouveau langage
qui prenne le contre-pied des informations audiovisuelles,
trop souvent superficielles et parcellaires,
et qui, par sa cohérence,
amène à la vraie découverte et à la compréhension.
Les pages de ce livre révèlent au lecteur toutes les armes blanches
— depuis les silex millénaires et adroitement
taillés jusqu'aux épées les plus richement travaillées —,
les cottes de mailles complexes, les armures ouvragées
et les premières armes à feu.
Les commentaires des meilleurs spécialistes
du British Museum (Museum of Mankind) de Londres
et du Pitt Rivers Museum d'Oxford,
nous font découvrir comment nos ancêtres
se sont servis de la pierre puis ont maîtrisé le fer,
le bronze et la poudre.
Une documentation unique pour comprendre
comment à travers les âges
l'homme a appris à se nourrir
et à se battre pour survivre. ”

L'éditeur



L'HOMME CASSE LES SILEX ET INVENTE LE MANCHE

Pour chasser, se défendre ou attaquer, l'homme a, de tout temps, utilisé des armes. Dès le paléolithique inférieur, il découvre que, taillées en pointe, les pierres dures comme le silex lui permettent de tuer et de dépecer les animaux. Des milliers d'années plus tard, au cours du paléolithique supérieur, l'invention de la poignée et du manche constitue une véritable révolution : ainsi tenues en main, les armes voient leur efficacité et leur solidité considérablement accrues.

Éclats de silex

L'illustration montre comment étaient sans doute tenus les silex bifaces.

Nodule de silex (ci-dessus) Les premiers outils et les premières armes étaient probablement fabriqués à partir d'un morceau de silex semblable à celui-ci.

Première étape dans la fabrication d'un outil ou d'une arme de silex : on casse un gros éclat avec une autre pierre servant de marteau.

Le silex grossièrement taillé, le noyau restant est ensuite travaillé à l'aide d'un morceau de bois ou d'os pour devenir une arme ou un outil.

Pour obtenir la forme voulue, la surface du silex est alors travaillée avec un instrument plus fin.

Un biface grossièrement taillé, vers 300 000-200 000 av. J.-C., nettement moins élaboré que d'autres armes ou outils de la même époque.

Armes ou outils ? Ces deux coups-de-poing vers 300 000-200 000 av. J.-C., fabriqués par notre ancêtre, l'«homo erectus», sont difficiles à identifier.

Sur cette gravure ancienne un chasseur tue un cerf avec une hache de silex fixée à une poignée de bois.

Tranchant grossièrement taillé

Ces deux bifaces, vers 80 000-40 000 av. J.-C., ont été fabriqués par les populations primitives connues sous le nom d'homme de Néanderthal.

Les hommes du paléolithique utilisaient certainement les bifaces pour la chasse ; mais rien ne prouve que ces deux coups-de-poing (à gauche et ci-dessous) aient fait également office de haches d'armes.

La peinture rupestre ci-dessus, représentant des tireurs à l'arc, a été exécutée entre 12 000 et 3 000 av. J.-C. et découverte à Cueva Remigia, en Espagne.

Le biface était tenu par cette extrémité.

Les chasseurs de l'âge de la pierre devaient faire preuve de ruse et de courage pour traquer et tuer des animaux de grande taille. Poussé dans un trou, le mammouth à poil laineux, une race d'éléphants disparue, est tué à coups de pierres. Les lances fichées dans ses flancs peuvent être de bois aiguisé.

À l'époque où l'homo sapiens, ou homme moderne, fabriqua cette pointe de lance, vers 20 000 av. J.-C., l'invention de la poignée avait déjà révolutionné les armes et les outils.

Les peintures rupestres découvertes en Europe (France ou Espagne, par exemple) représentent soit les chasseurs, comme ici, soit leurs proies.



LE JET DÉCUPLE L'EFFICACITÉ

L'arme de jet c'est aussi bien le bâton que le lance-pierres ou l'arc. Leur utilisation pour la chasse ou le combat remonte en fait à la préhistoire. Il existe d'autres armes de jet d'un usage moins courant : le boomerang des aborigènes australiens ou les massues aux formes étranges des tribus d'Afrique centrale et occidentale. Leur simplicité est trompeuse : maniées par d'habiles combattants, elles sont tout aussi efficaces que les armes les plus élaborées.

Ce bas-relief assyrien représente un cavalier avec toute sa panoplie.

Pointe de pierre

Avec sa pointe en pierre ou en os, la lance aborigène (ci-dessus) est assez semblable à celle utilisée par les chasseurs de l'âge de la pierre (voir p. 7).

Étui de protection

Si l'arc est utilisé dans le monde entier, seules quelques tribus fabriquent des flèches empoisonnées. Cet arc et cette flèche proviennent d'Afrique occidentale.

Arc court bandé par un archer assyrien

Le bouclier a un côté plus plat que l'autre.

Ce gros boomerang de bois (à gauche) utilisé au combat par les aborigènes est conçu pour voler en ligne droite et ne pas revenir sur le lanceur même s'il manque son but.

Poignée

Roi perse prêt à tirer une flèche

Les haches de jet, répandues en Europe au Moyen Âge, ont toujours été employées par certaines tribus africaines. Ces modèles ont été fabriqués en Afrique occidentale vers 1900.

Un expert, tel cet aborigène australien, peut lancer un boomerang à très grande distance.

Le couteau de jet africain est l'une des armes les plus étranges. Ses multiples bords tranchants lui donnent plus de chances d'atteindre son but.

Tranchant utilisé pour frapper

Le bouclier est une arme défensive. Ce bouclier aborigène détourne les armes de jet comme les lances et les boomerangs.

Jusqu'au XVI[e] siècle, les armées européennes se servaient de frondes pour lancer des grenades. La fronde en cuir à manche de bois, la fustibale, (ci-dessous) lance des pierres avec plus de précision.

Certaines massues de guerre, employées dans les îles du Pacifique et chez les tribus africaines pour assommer à l'aide de leur bout pointu, servent aussi d'armes de jet.

Peuplade paisible, les aborigènes d'Australie (à droite) utilisent rarement leurs armes pour se battre. Ce tableau du XIX[e] siècle représente un groupe de chasseurs, armés de massues, de boucliers et de harpons à pointes multiples.

Détail montrant comment tenir une fronde

Frondeur du Moyen Âge



LE MÉTAL APPORTE SOLIDITÉ ET ORNEMENTATIONS

La découverte de métaux tels que le cuivre et d'alliages comme le bronze, utilisés pour la première fois en Europe du Sud-Ouest il y a six mille ans environ, révolutionne la fabrication des outils et des armes. Dans la première partie de l'âge du bronze, les poignées et les manches sont encore fixés aux haches et aux lames par des lanières de cuir ou des cordes. Mais à la fin de cette période, l'emploi de douilles permet d'emmancher plus solidement les poignées. Au cours des VIe et Ve siècles av. J.-C., les tribus celtes commencent à fabriquer des outils et des armes en fer ou en bronze. Au début de l'âge du fer, les Celtes migrateurs répandent à travers l'Europe l'art de l'ornement dont témoignent leurs armes finement ciselées.

Trois têtes de flèche en silex

Pédoncule

Barbelure

Fabriquée en Irlande ou sur le continent européen vers 2300-1600 av. J.-C., cette hallebarde en cuivre (ci-dessous) peut servir à couper ou à fendre ; elle faisait donc office à la fois de hache d'armes et de lance.

Les arcs et les flèches furent utilisés pour la première fois pendant la période moyenne de l'âge de la pierre. Vers 2500 avant J.-C., ces têtes de flèches (ci-dessus), à pédoncule et à barbelure, étaient utilisées pour la chasse ou la guerre.

Guerrier vers 450 av. J.-C

Des fragments de lingot de cuivre ou de bronze étaient utilisés pour la fabrication des armes ou des outils.

Par cette boucle, une corde fixait la tête de la hache au manche

Douille

Tête de lance de bronze, vers 900-800 av. J.-C. (ci-dessus). Si les lances utilisées au début de l'âge de la pierre étaient encore grossières (voir p. 6-7), des pointes de lance semblables à celle-ci, fabriquées par d'habiles forgerons, firent leur apparition vers l'âge du bronze.

Trois têtes de hache en bronze, vers 750-650 av. J.-C. (ci-dessus). À la fin de l'âge du bronze, les forgerons européens avaient appris à faire des haches comportant des douilles dans lesquelles s'emmanchaient les poignées. Les haches étaient utilisées pour la guerre ou pour le travail du bois.

Pommeaux et poignées d'épée de bronze (ci-dessous). Les belles gravures de ces épées montrent l'habileté des forgerons. De telles armes appartenaient probablement à des chefs.

Lame courte à double tranchant

Manche long de bois

Elégante épée de la fin de l'âge du bronze conçue pour être une arme de taille

Lame longue à double tranchant

Les Normands attaquent les Anglais. Document précieux sur les armes de la période normande, la tapisserie de Bayeux, longue bande de lin brodée, relate l'invasion normande de l'Angleterre en 1066.

Garde d'une épée, vers 1040
En métal, en ivoire, en os ou en corne, les gardes étaient souvent incrustées de métaux précieux.

Gouttière (rainure creusée dans la lame pour en réduire le poids)

Quillon incurvé (branche de la croix dans une épée)

Épée viking, Xe siècle (ci-dessous)
L'arme favorite du Viking était son épée qui se portait dans un fourreau orné. Il frappait son ennemi du tranchant plutôt que de la pointe.

La poignée, manquante, était probablement en bois, peut-être recouverte de cuir, d'os ou de corne.

Pommeau pyramidal

Hache d'armes (ci-dessous). Le guerrier viking la faisait tournoyer au-dessus de sa tête avant d'en asséner un coup, souvent fatal, à un ennemi ou à son cheval.

Ce détail de la tapisserie de Bayeux montre un archer normand avec un carquois rempli de flèches à la ceinture. Il porte une cotte de mailles typiquement normande et un casque en métal d'une seule pièce.

Apparus au VIIIe siècle, les étriers aidaient le chevalier normand, excellent cavalier, à se tenir debout en selle.

Chevaliers normands avec étriers

Le long manche est conçu pour être tenu à deux mains

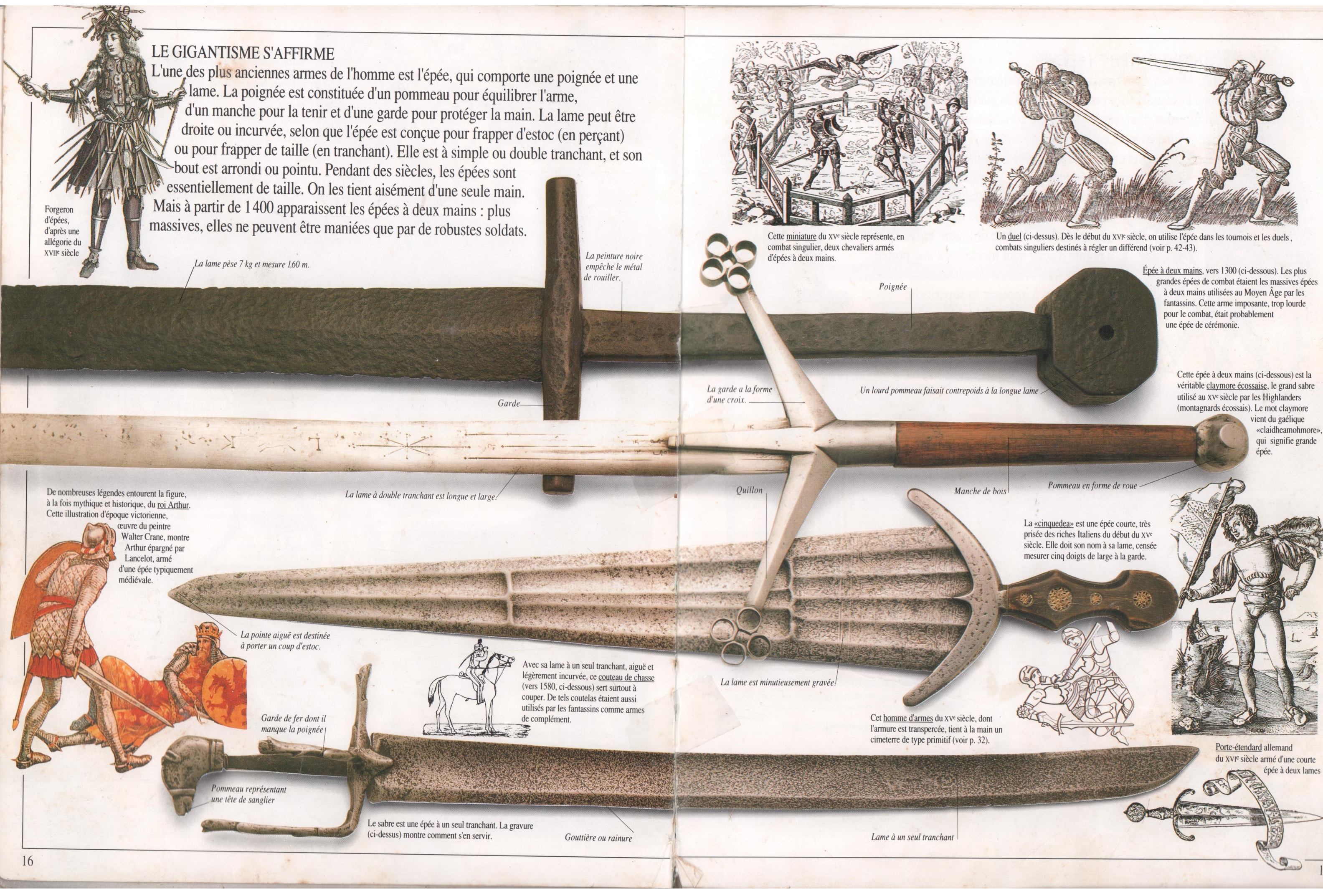
La lame large est en forme de croissant

Tranchant en acier durci

Trois flèches normandes (ci-dessus et ci-dessous)

Lance normande à pointe effilée

Explorateurs, guerriers et commerçants, les Vikings découvrirent et colonisèrent le Groenland vers 982 sous la conduite d'Erik le Rouge.



LE GIGANTISME S'AFFIRME

L'une des plus anciennes armes de l'homme est l'épée, qui comporte une poignée et une lame. La poignée est constituée d'un pommeau pour équilibrer l'arme, d'un manche pour la tenir et d'une garde pour protéger la main. La lame peut être droite ou incurvée, selon que l'épée est conçue pour frapper d'estoc (en perçant) ou pour frapper de taille (en tranchant). Elle est à simple ou double tranchant, et son bout est arrondi ou pointu. Pendant des siècles, les épées sont essentiellement de taille. On les tient aisément d'une seule main. Mais à partir de 1400 apparaissent les épées à deux mains : plus massives, elles ne peuvent être maniées que par de robustes soldats.

Forgeron d'épées, d'après une allégorie du XVII[e] siècle

Cette miniature du XV[e] siècle représente, en combat singulier, deux chevaliers armés d'épées à deux mains.

Un duel (ci-dessus). Dès le début du XVI[e] siècle, on utilise l'épée dans les tournois et les duels, combats singuliers destinés à régler un différend (voir p. 42-43).

La lame pèse 7 kg et mesure 1,60 m.

La peinture noire empêche le métal de rouiller.

Poignée

Épée à deux mains, vers 1300 (ci-dessous). Les plus grandes épées de combat étaient les massives épées à deux mains utilisées au Moyen Âge par les fantassins. Cette arme imposante, trop lourde pour le combat, était probablement une épée de cérémonie.

Un lourd pommeau faisait contrepoids à la longue lame

La garde a la forme d'une croix.

Garde

Cette épée à deux mains (ci-dessous) est la véritable claymore écossaise, le grand sabre utilisé au XV[e] siècle par les Highlanders (montagnards écossais). Le mot claymore vient du gaélique «claidheamohmore», qui signifie grande épée.

Pommeau en forme de roue

Manche de bois

Quillon

La lame à double tranchant est longue et large.

De nombreuses légendes entourent la figure, à la fois mythique et historique, du roi Arthur. Cette illustration d'époque victorienne, œuvre du peintre Walter Crane, montre Arthur épargné par Lancelot, armé d'une épée typiquement médiévale.

La «cinquedea» est une épée courte, très prisée des riches Italiens du début du XV[e] siècle. Elle doit son nom à sa lame, censée mesurer cinq doigts de large à la garde.

La pointe aiguë est destinée à porter un coup d'estoc.

Avec sa lame à un seul tranchant, aiguë et légèrement incurvée, ce couteau de chasse (vers 1580, ci-dessous) sert surtout à couper. De tels coutelas étaient aussi utilisés par les fantassins comme armes de complément.

La lame est minutieusement gravée.

Cet homme d'armes du XV[e] siècle, dont l'armure est transpercée, tient à la main un cimeterre de type primitif (voir p. 32).

Garde de fer dont il manque la poignée

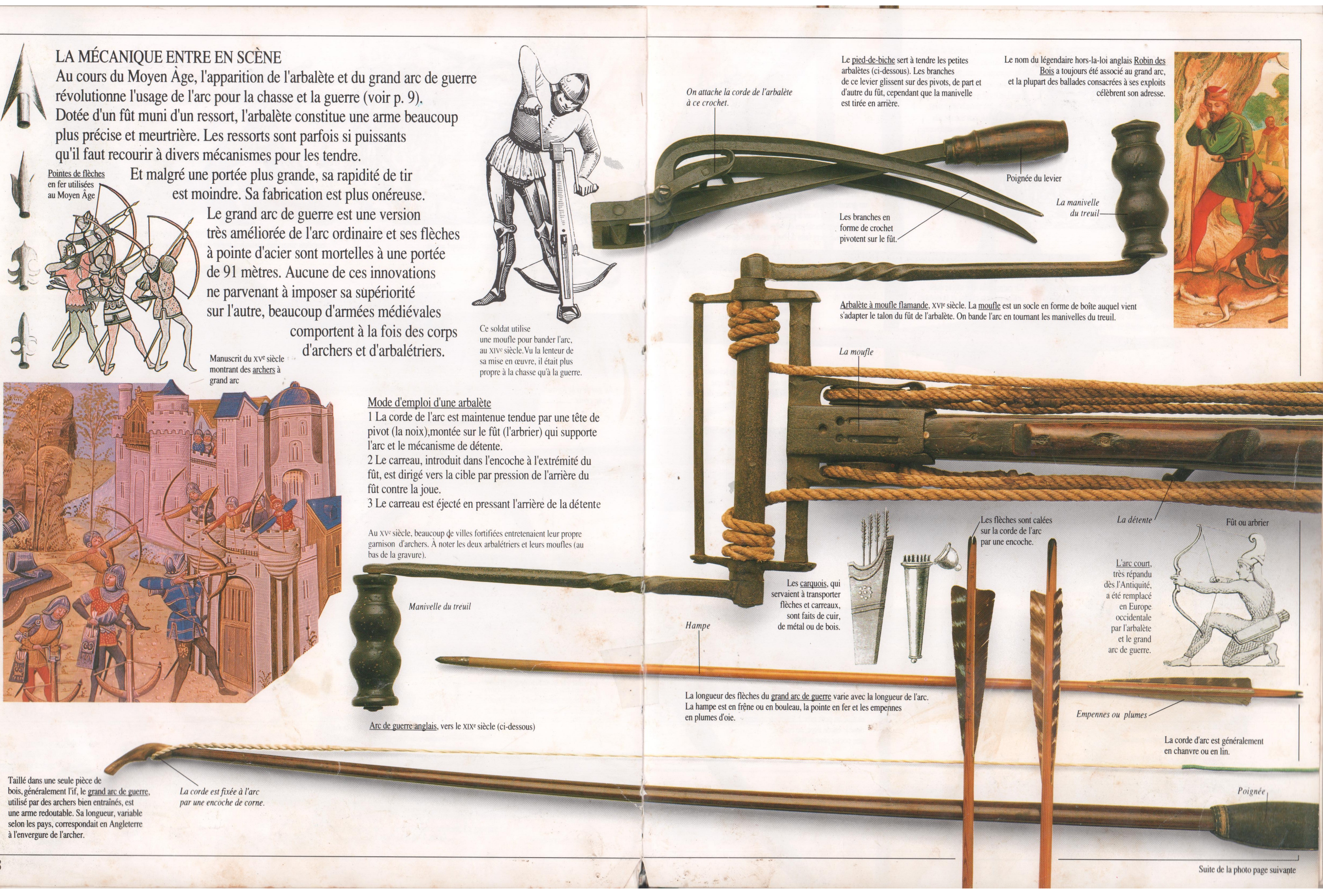
Porte-étendard allemand du XVI[e] siècle armé d'une courte épée à deux lames

Pommeau représentant une tête de sanglier

Le sabre est une épée à un seul tranchant. La gravure (ci-dessus) montre comment s'en servir.

Gouttière ou rainure

Lame à un seul tranchant



LA MÉCANIQUE ENTRE EN SCÈNE

Au cours du Moyen Âge, l'apparition de l'arbalète et du grand arc de guerre révolutionne l'usage de l'arc pour la chasse et la guerre (voir p. 9). Dotée d'un fût muni d'un ressort, l'arbalète constitue une arme beaucoup plus précise et meurtrière. Les ressorts sont parfois si puissants qu'il faut recourir à divers mécanismes pour les tendre. Et malgré une portée plus grande, sa rapidité de tir est moindre. Sa fabrication est plus onéreuse. Le grand arc de guerre est une version très améliorée de l'arc ordinaire et ses flèches à pointe d'acier sont mortelles à une portée de 91 mètres. Aucune de ces innovations ne parvenant à imposer sa supériorité sur l'autre, beaucoup d'armées médiévales comportent à la fois des corps d'archers et d'arbalétriers.

Pointes de flèches en fer utilisées au Moyen Âge

Manuscrit du XVe siècle montrant des archers à grand arc

Ce soldat utilise une moufle pour bander l'arc, au XIVe siècle. Vu la lenteur de sa mise en œuvre, il était plus propre à la chasse qu'à la guerre.

Mode d'emploi d'une arbalète

1 La corde de l'arc est maintenue tendue par une tête de pivot (la noix), montée sur le fût (l'arbrier) qui supporte l'arc et le mécanisme de détente.

2 Le carreau, introduit dans l'encoche à l'extrémité du fût, est dirigé vers la cible par pression de l'arrière du fût contre la joue.

3 Le carreau est éjecté en pressant l'arrière de la détente

Au XVe siècle, beaucoup de villes fortifiées entretenaient leur propre garnison d'archers. À noter les deux arbalétriers et leurs moufles (au bas de la gravure).

Le pied-de-biche sert à tendre les petites arbalètes (ci-dessous). Les branches de ce levier glissent sur des pivots, de part et d'autre du fût, cependant que la manivelle est tirée en arrière.

Le nom du légendaire hors-la-loi anglais Robin des Bois a toujours été associé au grand arc, et la plupart des ballades consacrées à ses exploits célèbrent son adresse.

Arbalète à moufle flamande, XVIe siècle. La moufle est un socle en forme de boîte auquel vient s'adapter le talon du fût de l'arbalète. On bande l'arc en tournant les manivelles du treuil.

Les carquois, qui servaient à transporter flèches et carreaux, sont faits de cuir, de métal ou de bois.

L'arc court, très répandu dès l'Antiquité, a été remplacé en Europe occidentale par l'arbalète et le grand arc de guerre.

La longueur des flèches du grand arc de guerre varie avec la longueur de l'arc. La hampe est en frêne ou en bouleau, la pointe en fer et les empennes en plumes d'oie.

Arc de guerre anglais, vers le XIXe siècle (ci-dessous)

Taillé dans une seule pièce de bois, généralement l'if, le grand arc de guerre, utilisé par des archers bien entraînés, est une arme redoutable. Sa longueur, variable selon les pays, correspondait en Angleterre à l'envergure de l'archer.

La corde d'arc est généralement en chanvre ou en lin.

Suite de la photo page suivante



Pavois (bouclier posé au sol) du milieu du XVe siècle

Pendant qu'ils chargeaient leurs armes et tiraient leurs flèches, archers et arbalétriers s'abritaient derrière un grand bouclier appelé pavois, tenu par un autre soldat (voir à gauche). Utilisés dans les sièges du XIVe au XVIe siècle, les pavois étaient faits de bois recouvert de toile.

Ce carreau du XVIe siècle était utilisé pour la chasse et la guerre.

Un groupe d'arbalétriers français du XVe siècle tire derrière des pavois.

Deux carreaux militaires du XVIe siècle

Selon la légende (contestée depuis le XIXe siècle), le héros national suisse, Guillaume Tell, dut transpercer avec son arbalète une pomme placée sur la tête de son propre fils. On l'aurait ainsi puni d'avoir refusé de jurer allégeance aux Autrichiens qui gouvernaient son pays à la fin du XIIIe siècle.

La précision et l'impact mortel d'un carreau (ci-dessus) tiré par une grande arbalète militaire sont tels que cette arme peut facilement tuer un homme à une distance de près de 200 m.

Des flèches et des carreaux incendiaires furent utilisés à la guerre jusqu'au début du XVIIe siècle. Un tampon de chanvre ou de lin enduit d'une substance bitumeuse était fixé sous la pointe de la flèche et enflammé juste au moment du tir.

Une arbalète anglaise à balles du début du XVIIIe siècle

etite et légère, l'arbalète à balles i-contre) se tendait à la main. Après voir calé l'arme contre sa poitrine, n actionnant un levier incorporé n pressant un bouton situé dans a crosse de l'arbalète.

Les arbalètes à balles furent en usage de la fin du XVIIIe siècle jusqu'au début du XIXe siècle, à la fois pour l'entraînement et pour la chasse au petit gibier. Elles comportaient une double corde avec, au centre, une poche pour la balle.

La palette de retenue, située au milieu des arbalètes à balles et à pierres, a plusieurs ouvertures pour viser à différentes distances. Sur cette arme, la palette est abaissée. Pour tirer, il suffit de la redresser.

Un petit grain d'argent mobile, le bouton de mire, est suspendu entre les branches du guidon des arbalètes à balles.

rbalète de chasse du XVIe siècle richement ornée.

e la page précédente



DE TAILLE ET D'ESTOC, ON DIVERSIFIE

Les haches, poignards et couteaux sont utilisés comme armes depuis les temps préhistoriques (voir p. 6-7). Les lames sont alors en pierre ou en bronze. Mais au Moyen Âge, l'acier ou le fer prennent généralement le relais, avec souvent des pointes supplémentaires qui leur conféraient un aspect encore plus redoutable. Malgré leur apparente ressemblance, poignards et couteaux sont deux armes bien distinctes. Avec ses deux tranchants acérés qui vont en s'effilant, le poignard reste une arme d'estoc. Avec sa lame à un seul tranchant, le couteau sert surtout à couper. Une sélection de haches, de dagues et de couteaux du monde entier permet de voir comment chaque pays conçoit lames et manches en fonction de sa culture et de ses besoins.

Fantassin américain du XIXe siècle armé d'un couteau Bowie

Couteau bague
Porté comme une bague à l'index, ce couteau incurvé est utilisé par les Bantous de Tanzanie, en Afrique orientale.

Ce couteau de jet (voir p. 8-9) provient du Zaïre, en Afrique centrale. Lancé, il tourne autour de son centre de gravité, de façon à blesser l'adversaire, quel que soit son point d'impact.

Poignée en bois avec ligature de cuir et de cuivre

Ce type particulier de hache d'estoc (ci-dessous) est fabriqué par les Matabélés du Zimbabwe. Comme le haut du manche forme un angle droit avec le bout pointu de la lame, cette hache sert aussi bien à porter un coup d'estoc qu'à couper.

ette partie st tenue dans la aume de la main.

Cet insolite couteau nigérien (à gauche), fabriqué par des tribus du nord du Niger, se tient dans la paume de la main et se projette.

Ce poignard en silex à poignée de mosaïque est l'œuvre des Aztèques, ces Indiens d'Amérique centrale qui dominèrent un temps le Mexique.

Hache de guerre naga. Appelée «dao», cette arme impressionnante à usages multiples était employée jadis dans les guerres tribales que se livraient les chasseurs de têtes naga de l'Assam.

Long manche de bambou recouvert en partie de rotin tressé

Poils d'animaux teints

La lame de ce couteau pliant espagnol (ci-dessus) de la fin du XIXe siècle se replie en arrière de façon à se loger partiellement dans le manche. Un ressort en acier la maintient en place.

Poignée en corne avec bague en cuivre

Les lourdes haches de bourreau à deux mains, utilisées pour les décapitations, ne furent fabriquées qu'en Europe centrale et septentrionale.

Utilisée à la fois comme arme et comme outil, cette hache, à grande lame et au manche superbement orné, a été fabriquée par les Igorots ou peuple des montagnes, aux Philippines.

Ce poignard malais (ci-dessous), appelé «kriss», joue un rôle important dans la culture de l'archipel. La forme de sa lame et de sa poignée varie selon les régions.

Poignée d'ivoire en forme de Garuda, aigle mythologique

Lame ondulée caractéristique

D'origine arabe, la «jambiya», poignard soudanais (ci-dessus), est utilisée au Moyen-Orient et en Inde à la fois pour la guerre et la parade.

La poignée de corne est sculptée avec des ferrures d'argent et des clous faits de monnaie d'argent martelée

Pistolet-hache d'armes (ci-dessus)
Richement décorée, cette combinaison de hache et de pistolet à rouet (voir p. 38) fut réalisée pour un gentilhomme du XVIe siècle.

Lame à un seul tranchant

Décorations d'or et d'argent

Ornement de bronze en forme de tête d'éléphant

Connue sous le nom de «bhuj», cette hache d'armes indienne semblable à un couteau est aussi appelée «tête d'éléphant» à cause de la décoration caractéristique qui se trouve souvent entre le manche et la lame.

Couteau de poignet
Les Suks du Kenya portent autour du poignet ce couteau circulaire au tranchant effilé comme une lame de rasoir. Il est ici dans sa gaine protectrice.

Lame courte et lourde à double tranchant

Poignée de bois de cerf rivetée à la scie

Le couteau Bowie, modèle de chasse fabriqué à San Francisco en 1906, doit son nom à James Bowie, un des héros de la frontière aux États-Unis.

Quand on dévisse le pommeau doré de cette hache d'armes, un poignard apparaît.

LES MAILLES CÈDENT

La cotte de mailles, faite d'anneaux de fer ou d'acier réunis les uns aux autres, resta le principal type d'armure de la période celte (voir p. 10-11). À partir du XIIIe siècle, les chevaliers la trouvèrent inefficace contre le carreau d'arbalète et la flèche du long-bow. Ils adoptèrent alors progressivement l'armure de plates (plaques de fer ou d'acier) qu'ils se contentaient d'ajouter à la cotte de mailles. Mais du XVe siècle jusqu'à l'apparition des armes à feu, au début du XVIIe, les chevaliers qui partaient à la guerre s'équipèrent de la tête aux pieds.

Ce chevalier représenté sur un relief italien, vers 1289, porte une jambière de cuir.



Chevalier en cotte de mailles en train de prier, vers 1290

Cette chemise de mailles orientale (ci-dessous) est faite de solides anneaux, cousus sans jointure. Les mailles européennes étaient en général rivetées : chaque anneau était aplati à son extrémité et réuni au suivant par un rivet.

A l'origine, ce marteau d'armes français (vers 1580), destiné à transpercer les armures, comportait un manche plus long pour les chevaliers jetés à bas de leur monture.



Ce détail d'une peinture de l'abbaye de Westminster représente un chevalier du Moyen Âge en cotte de mailles.

Longue pointe aiguë fixée à l'avant de l'arme et équilibrée par deux dents à l'arrière

Joute à Tours, vers 1446
Jusqu'au XVIe siècle, les chevaliers portaient lors des tournois une armure de guerre ordinaire (voir p. 30-31).

Chevalier allemand revêtu d'une maximilienne, armure de plates plus lourde et plus ronde que les armures antérieures. D'après une gravure du début du XVIe siècle.

Arrêts de cuirasse servant à faire dévier la pointe des armes tranchantes

Fabriqué vers 1570 par un célèbre armurier italien, ce plastron d'une seule pièce, léger mais robuste, est un véritable chef-d'œuvre de réalisation technique. Sa forme imite celle du pourpoint du XVIe siècle.

Sangles pour attacher le plastron à la dossière

Il est décoré d'anges gravés et dorés.

Arrêt de lance permettant de caler le talon de la lance lors des tournois (voir p. 30-31)

La braconnière se fixe aux tassettes par des boucles (voir p. 26).

Cette plate est constituée de plaques d'acier articulées, dont la dernière s'adapte aux articulations des doigts.

Le poignet est recouvert d'une plate : le garde-manches.

Gantelet réalisé en Allemagne autour de 1850 (ci-contre). Cette pièce qui protège la main et le poignet témoigne de la complexité de fabrication des armures de qualité et de l'habileté des artisans.

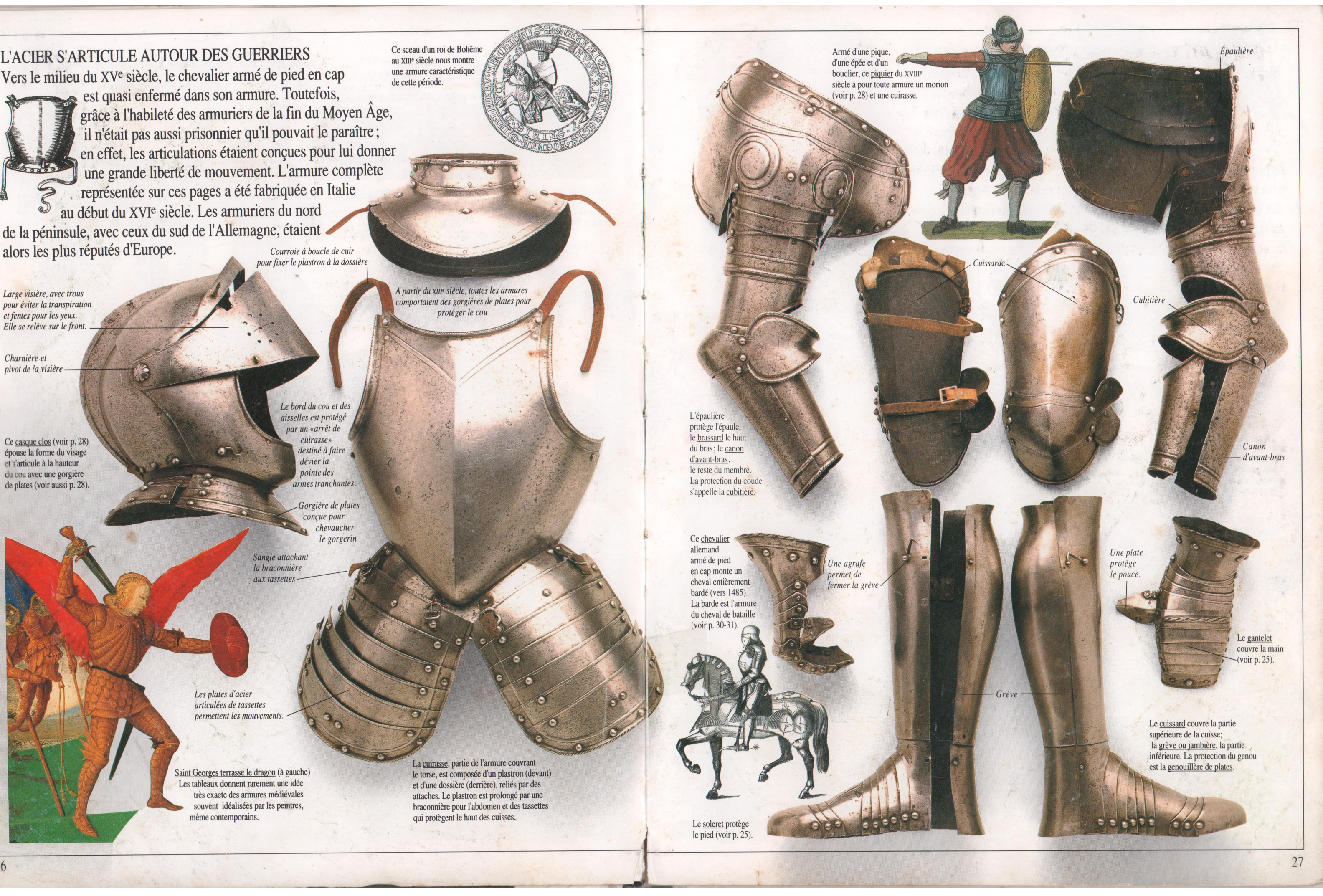
Le soleret (ci-dessous) protège le pied. Comme pour le gantelet, cette partie de l'armure doit permettre la plus grande liberté de mouvement grâce à des plates soigneusement articulées sur toute la longueur.

L'empereur Maximilien de Habsbourg, en visite chez son armurier sur cette gravure (vers 1517), a donné son nom à une armure particulièrement lourde et robuste : la maximilienne.

Pièce de renfort particulièrement longue et pointue qui s'articule au cou-de-pied

L'ACIER S'ARTICULE AUTOUR DES GUERRIERS

Vers le milieu du XVe siècle, le chevalier armé de pied en cap est quasi enfermé dans son armure. Toutefois, grâce à l'habileté des armuriers de la fin du Moyen Âge, il n'était pas aussi prisonnier qu'il pouvait le paraître ; en effet, les articulations étaient conçues pour lui donner une grande liberté de mouvement. L'armure complète représentée sur ces pages a été fabriquée en Italie au début du XVIe siècle. Les armuriers du nord de la péninsule, avec ceux du sud de l'Allemagne, étaient alors les plus réputés d'Europe.



Ce sceau d'un roi de Bohême au XIIIe siècle nous montre une armure caractéristique de cette période.

Ce casque clos (voir p. 28) épouse la forme du visage et s'articule à la hauteur du cou avec une gorgière de plates (voir aussi p. 28).

Saint Georges terrasse le dragon (à gauche) Les tableaux donnent rarement une idée très exacte des armures médiévales souvent idéalisées par les peintres, même contemporains.

La cuirasse, partie de l'armure couvrant le torse, est composée d'un plastron (devant) et d'une dossière (derrière), reliés par des attaches. Le plastron est prolongé par une braconnière pour l'abdomen et des tassettes qui protègent le haut des cuisses.

Armé d'une pique, d'une épée et d'un bouclier, ce piquier du XVIIIe siècle a pour toute armure un morion (voir p. 28) et une cuirasse.

L'épaulière protège l'épaule, le brassard le haut du bras ; le canon d'avant-bras, le reste du membre. La protection du coude s'appelle la cubitière.

Ce chevalier allemand armé de pied en cap monte un cheval entièrement bardé (vers 1485). La barde est l'armure du cheval de bataille (voir p. 30-31).

Le gantelet couvre la main (voir p. 25).

Le cuissard couvre la partie supérieure de la cuisse; la grève ou jambière, la partie inférieure. La protection du genou est la genouillère de plates.

Le soleret protège le pied (voir p. 25).



SÉCURITÉ OU ÉLÉGANCE...

Depuis l'âge du bronze, les guerriers portent des casques (voir p. 10-11). Au Moyen Âge, leur taille s'accroît considérablement pour mieux protéger le visage et le cou. Le modèle le plus grand et le plus lourd est le heaume, énorme casque que le chevalier attache à sa selle en dehors des combats. A la fin du Moyen Âge, des casques appelés bassinets sont fixés au reste de l'armure à l'aide de vis et de chaînes. Les chevaliers utilisent aussi des casques à section pivotante, tel le casque clos. Par la suite, apparaissent des modèles plus petits et plus légers comme le morion et le pot. A partir du XVIIe, les casques d'acier sont, pour la plupart, remplacés par des coiffures militaires de cuivre, mais aussi de feutre ou de fourrure.

Casque du XIIIe siècle, sur lequel on remarque deux fentes pour la vue et les trous pour la respiration.

Ce heaume allemand au sommet plat fut utilisé dès le début du XIIIe siècle par les croisés et les autres chevaliers européens. Il est renforcé par des bandes métalliques en forme de croix (le modèle ici est en fait une reproduction du XIXe siècle).

Archer à cheval portant un casque conique, 1290

Ce casque clos, vers 1520-1530 (ci-dessus et sur la gravure à gauche), est caractéristique du XVIe siècle. À la différence des modèles précédents, il épouse la forme du visage jusqu'au menton et il est prolongé par un gorgerin (voir p. 26) pour couvrir le cou.

Le morion à crête, vers 1580, était préféré par les fantassins (ci-dessus et gravure à gauche), notamment les archers et les mousquetaires. Ils trouvaient ce modèle de casque ouvert plus commode pour viser.

Au XVIIe siècle, les piquiers portaient des pots de fer ou des morions pourvus d'un rebord plat et de garde-joues laminés.

Ce heaume conique, vers 1370, fut surtout utilisé dans les tournois (voir pp. 30-31). Il s'agit d'un modèle tardif sans doute porté par-dessus un bassinet, calotte de fer (à droite). Le tout représentait un poids énorme sur les épaules du chevalier.

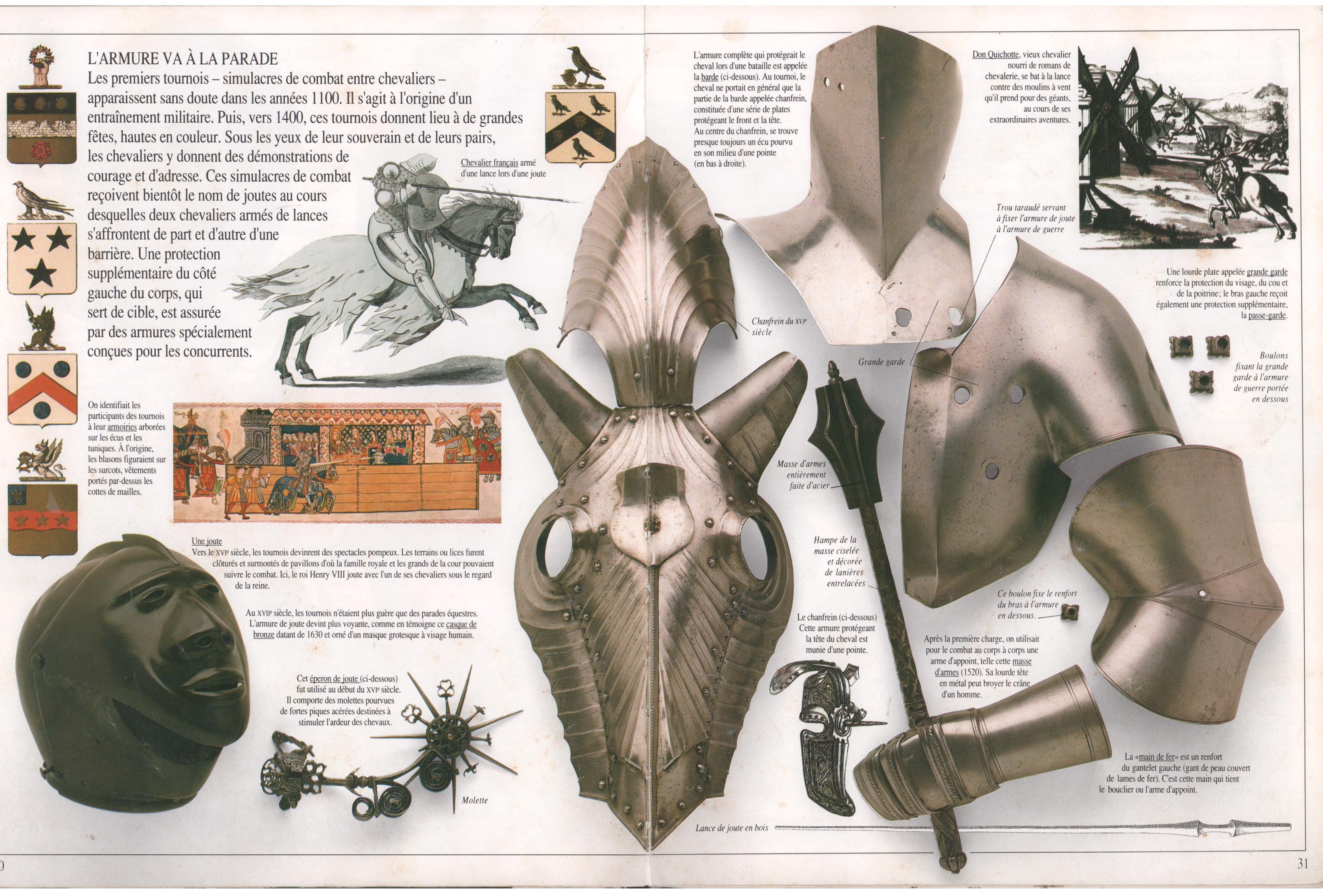
Bassinet allemand
Ce type de calotte de fer portée sous un heaume est le plus courant entre 1350 et 1450. Dès le début du XIVe siècle apparaît la visière, destinée à protéger le visage. Ce modèle en avait sans doute une à l'origine, du type «klappvisier», articulée sur une barre verticale incurvée et fixée au front par deux clous.

Les chevaliers du XIVe siècle étaient coiffés de bassinets (ci-dessus).

Casque inhabituel, ce chapeau haut de forme de fer, vers 1640-1650, avec un nasal mobile, fut utilisé par les soldats de la cavalerie anglaise pendant la Guerre Civile. Originellement recouvert de tissu et paré de plumes, il ressemble aux chapeaux qu'arboraient alors les civils.

Mousquetaire du XVIIe siècle portant un chapeau de civil

Répandu vers le milieu du XVIIe siècle, ce casque est originaire d'Allemagne où il était appelé «zischägge». La variante anglaise portée par les soldats de la cavalerie pendant la Guerre Civile de 1642-1648 (à droite) était connue sous le nom de pot anglais ou pot «queue de homard». Elle comporte un masque protecteur, un couvre-nuque et des garde-joues pivotants (ci-dessus, à gauche).



L'ARMURE VA À LA PARADE

Les premiers tournois – simulacres de combat entre chevaliers – apparaissent sans doute dans les années 1100. Il s'agit à l'origine d'un entraînement militaire. Puis, vers 1400, ces tournois donnent lieu à de grandes fêtes, hautes en couleur. Sous les yeux de leur souverain et de leurs pairs, les chevaliers y donnent des démonstrations de courage et d'adresse. Ces simulacres de combat reçoivent bientôt le nom de joutes au cours desquelles deux chevaliers armés de lances s'affrontent de part et d'autre d'une barrière. Une protection supplémentaire du côté gauche du corps, qui sert de cible, est assurée par des armures spécialement conçues pour les concurrents.

Chevalier français armé d'une lance lors d'une joute

On identifiait les participants des tournois à leur armoiries arborées sur les écus et les tuniques. À l'origine, les blasons figuraient sur les surcots, vêtements portés par-dessus les cottes de mailles.

Une joute
Vers le XVI[e] siècle, les tournois devinrent des spectacles pompeux. Les terrains ou lices furent clôturés et surmontés de pavillons d'où la famille royale et les grands de la cour pouvaient suivre le combat. Ici, le roi Henry VIII joute avec l'un de ses chevaliers sous le regard de la reine.

Au XVII[e] siècle, les tournois n'étaient plus guère que des parades équestres. L'armure de joute devint plus voyante, comme en témoigne ce casque de bronze datant de 1630 et orné d'un masque grotesque à visage humain.

Cet éperon de joute (ci-dessous) fut utilisé au début du XVI[e] siècle. Il comporte des molettes pourvues de fortes piques acérées destinées à stimuler l'ardeur des chevaux.

Molette

L'armure complète qui protégeait le cheval lors d'une bataille est appelée la barde (ci-dessous). Au tournoi, le cheval ne portait en général que la partie de la barde appelée chanfrein, constituée d'une série de plates protégeant le front et la tête. Au centre du chanfrein, se trouve presque toujours un écu pourvu en son milieu d'une pointe (en bas à droite).

Chanfrein du XVI[e] siècle

Don Quichotte, vieux chevalier nourri de romans de chevalerie, se bat à la lance contre des moulins à vent qu'il prend pour des géants, au cours de ses extraordinaires aventures.

Trou taraudé servant à fixer l'armure de joute à l'armure de guerre

Une lourde plate appelée grande garde renforce la protection du visage, du cou et de la poitrine; le bras gauche reçoit également une protection supplémentaire, la passe-garde.

Grande garde

Boulons fixant la grande garde à l'armure de guerre portée en dessous

Masse d'armes entièrement faite d'acier

Hampe de la masse ciselée et décorée de lanières entrelacées

Ce boulon fixe le renfort du bras à l'armure en dessous.

Le chanfrein (ci-dessous) Cette armure protégeant la tête du cheval est munie d'une pointe.

Après la première charge, on utilisait pour le combat au corps à corps une arme d'appoint, telle cette masse d'armes (1520). Sa lourde tête en métal peut broyer le crâne d'un homme.

La «main de fer» est un renfort du gantelet gauche (gant de peau couvert de lames de fer). C'est cette main qui tient le bouclier ou l'arme d'appoint.

Lance de joute en bois

LES PERSES AFFIRMENT LEUR SUPRÉMATIE

Pendant plusieurs siècles les Perses restent les artisans les plus habiles d'Asie : toutes les armes et les armures orientales sont dominées par leur style. Ainsi nous savons, d'après l'art indien primitif, qu'à l'exception d'un type de bouclier, les Indiens ne créèrent leurs propres armures qu'à partir du XVIe siècle. À cette époque, les envahisseurs moghols — guerriers musulmans fondateurs d'une grande dynastie — introduisent les armes et armures de type persan. Bien que certaines armes indiennes, comme le mousquet à mèche, soient dérivées des armes à feu européennes, les armes et l'armure du guerrier de l'Inde du Nord ressemblent à celles du guerrier persan ou turc.



Cimeterre d'après une gravure du XIXe

Ce type de poignard indien appelé «khandjarli» est pourvu d'une lame à double tranchant légèrement recourbée. La poignée est entièrement faite d'acier.

Les Moghols, guerriers musulmans, fondèrent en Inde un grand empire, qui dura du XVIe au XIXe siècle. Ceux représentés sur cette miniature moghole du XVIIe siècle portent des armes et des armures caractéristiques du nord de l'Inde.

Ce sabre léger (à droite), le «chamshir», est une arme indienne traditionnelle. Originaire de Perse, il gagna l'Inde, puis l'Europe, où il fut appelé «cimeterre».

Arme répandue chez les guerriers indiens, le «tabar» était une hache faite entièrement d'acier (voir p. 34-35). Ce type particulier comporte un pic aigu au dos d'une lame en forme de croissant.

Ces guerriers rajputs, photographiés en 1857, portent un «dhal», un «tulwar» et un «bandukh toradar» (mousquet à mèche).

Au XVIIIe siècle, les soldats indiens et persans utilisaient un bouclier («dhal» ou «sipar») fait d'acier ou de cuir (voir pp. 34-35). Quatre bosses couvrent la fixation des poignées qui servent à porter le bouclier sur le bras gauche.

Ce bouclier d'acier trempé date du XIXe siècle. Il est décoré de motifs ciselés et dorés d'Inde du Nord.

Ce canon d'avant-bras (ci-dessous) tubulaire ou «dastana» se fixe au bras par des lanières. Un prolongement de mailles protège la main.

Connu sous le nom de «top», ce casque indien est muni d'une espèce de rideau de mailles descendant jusqu'aux épaules, appelé aventaille. Le casque se fixe sous le menton avec un lacet tressé.

La cuirasse indienne (à droite), ou «chairaina» (les quatre miroirs, en persan), est constituée d'un plastron léger, d'une dossière et de deux plates pour les flancs. L'ensemble était conçu pour être porté par-dessus une chemise de mailles.



LES SOLDATS HINDOUS S'AFFRANCHISSENT

Malgré l'influence étrangère (voir pp. 32-33), certains peuples de l'Inde créent des armes bien à eux. Elles resteront en usage jusqu'au début du XXe siècle, parallèlement aux épées indo-persanes et aux mousquets de type européen. Au nombre de ces armes caractéristiques et souvent richement décorées se trouvent le «katar», poignard hindou, ainsi que le «chakram», palet ou disque d'acier employé pour la guerre et porté par les Sikhs sur leurs turbans.

Soldat sikh armé d'un mousquet à mèche, vers 1846

Le «pesh-kabz» (ci-dessus), poignard spécial originaire de Perse et de l'Inde du Nord, servait surtout à percer les cottes de mailles. La lame, large à la garde, s'amincit et s'effile pour former une pointe aiguë.

Le dieu hindou aux mains multiples représenté sur cette peinture (ci-dessus) tient plusieurs armes. On distingue : une hache, un poignard, un trident, des épées, une masse d'armes et une lance.

La hache d'armes entièrement en acier (ci-dessus), ou «tabar» (voir p. 32), comporte un fer allongé, au tranchant arrondi. Sa poignée creuse dissimule un poignard vissé.

Le «talwar» (ci-dessous) est un sabre fortement incurvé, très répandu en Inde. Celui-ci a une courte poignée et un pommeau en disque, caractéristique de la région du Pendjab.

Cette scène de bataille moghole (à gauche, et voir p. 32) montre des combattants portant tous le «katar» ou poignard d'estoc. Certains sont également équipés du bouclier connu sous le nom de «dhal». Le sabre indien «talwar» est aussi représenté. Les autres armes utilisées sont un arc et des flèches, une lance et un mousquet.

Ce flacon à poudre en bois peint et doré, pour mousquet à mèche (à gauche), est sculpté en forme de poisson ; de la bouche de l'animal sort une déesse hindoue. Les mousquets à mèche ou «bandukh toradars» furent utilisés dans certaines régions de l'Inde jusqu'au début du XXe siècle.

Utilisé surtout par les Sikhs du nord-ouest de l'Inde, le «chakram» (ci-dessous) est un disque plat en acier au bord extérieur tranchant comme un rasoir. Le soldat portait plusieurs disques autour d'un turban conique ; pour les lancer, il les tenait entre le pouce et l'index, ou bien il les faisait tourner autour de ce dernier (voir dessin).

Le poignard hindou appelé «katar» (à droite) ne se trouve qu'en Inde. Entièrement en acier, cette arme, qui porte une poignée en forme de H, s'utilise comme arme de poing dans les corps à corps.

Ce bouclier de cuir (à gauche), ou «dhal» (voir p. 32-33), est décoré de peintures représentant des dieux hindous.



LES JAPONAIS METTENT L'ART AU SERVICE DE LA GUERRE

L'armure et les armes japonaises sont tout à fait uniques. Améliorée au cours des siècles, l'armure japonaise est bien plus décorative que celles d'Europe ou du Moyen-Orient, surtout le modèle richement orné de la caste guerrière aristocratique des samouraïs. Depuis le XII[e] siècle jusqu'à la suppression de cette caste en 1868, les armes japonaises sont tout aussi remarquables et leurs sabres sont sans doute les plus beaux que l'on ait jamais conçus.

Un «tsuba» (garde de sabre)

Étui protecteur pour fer de lance

La bague de métal fixe le fer à la hampe.

Les incrustations de nacre forment une mosaïque.

Les cavaliers portaient des lances à fer court «yari» (à gauche) et les fantassins, des lances à fer long.

Poignée laquée

Dague typiquement japonaise (ci-dessus), le «tanto» possède une lame à un seul tranchant.

Fourreau moucheté en laque

Les gardes de sabres ou «tsuba» sont des pièces de collection (ci-dessus, à gauche).

Cette poignée de bois est recouverte de peau de poisson entourée d'une ganse tressée.

La lame est constituée d'un noyau de fer recouvert de couches d'acier.

Fourreau de «wakizashi», saya en bois laqué (ci-dessous)

Ce motif décoratif en laque noire représente une grosse écrevisse. Le cordon de soie sert à attacher l'épée à la ceinture.

Le samouraï portait deux sabres, un long et un court. Ce sabre du XVII[e] siècle (à gauche) est un «wakizashi», petit sabre d'appoint utilisé également pour le «seppuku» ou «hara-kiri», suicide rituel par éventration.

Parmi les armes d'appoint, portées de chaque côté du fourreau de la dague, le «tanto», se trouvent un stylet ou «kozuka» (à gauche) et une longue épingle appelée «kogai» (à l'extrême gauche).

«Kabuto» à insigne en forme de corne

Ce fantassin du XIX[e] siècle (ci-dessus) porte une cuirasse légère (voir p. 26) ou «karamaki». Destiné principalement aux fantassins, le «karamaki» couvre la poitrine et les flancs du soldat, le bas du torse étant protégé par une jupe d'armes, le «kasazuri».

Cette estampe du début du XIX[e] siècle représente deux samouraïs qui se battent au «katana», long sabre de combat, (à gauche). Leur sabre d'appoint, le «wakizashi», est glissé dans leur ceinture.

Le cordon sert à fixer le masque au casque.

Moustache de chanvre

Gorgerin «nodowa». Cette protection du cou s'attache sur la nuque à l'aide de cordons.

Les guerriers portaient différents types de masques de guerre ou «menpo» (ci-dessus). Ils permettaient de mieux fixer le casque sur la tête et donnaient aux soldats un aspect plus terrifiant.

Ailerons ou lames de protection «fukigayeshi»

Décorations de cuivre et de laque

Maidate, porte-insigne frontal

Ouverture pour laisser dépasser les cheveux du guerrier relevés en chignon

Timbre du casque «hachi» fait de plates (plaques de fer) rivetées

Petites plates «shikoro» constituant le couvre-nuque

La conception des casques japonais ou «kabutos» n'a cessé d'évoluer de la préhistoire au XIX[e] siècle, et chaque période possède ses propres caractéristiques. Le kabuto, casque de samouraï, se fixait sur la tête à l'aide de cordons.

Ce général japonais porte un casque ou «kabuto» surmonté d'un insigne ou «kasajirushi»

Sorte de canon d'avant-bras (voir p. 27), le brassard «kota» (ci-dessous) protégeait le bras des lances et des épées. Très ajusté, il se laçait autour du bras et de la poitrine.

Soie recouverte de petites plates unies par des mailles

Le «tetsu-gai», protection de la main, est un demi-gantelet doublé de cuir, comportant des boucles d'attache pour les doigts.

LA POUDRE SE MET À PARLER

Bien que l'usage de la poudre à canon soit répandu en Europe depuis le XIVe siècle, les armes à feu portatives ne connaissent leur pleine efficacité qu'au XVIe siècle. Des montures en bois aident alors le tireur à viser et à tenir le canon brûlant, tout en amortissant le choc de recul. L'invention d'un mécanisme de mise à feu, ou platine, lui permet de tirer exactement au moment voulu. Le fusil à mèche comporte une corde à feu à combustion lente qui s'enfonce dans le bassinet lorsqu'on appuie sur la détente. Le dispositif de mise à feu continuera de se perfectionner avec la platine à rouet, mécanisme produisant des étincelles au moment du tir. Cependant, comme il est trop onéreux d'en équiper chaque soldat, les deux systèmes restent en usage jusqu'à leur remplacement par la platine à pierre, plus efficace (voir pp. 41-44).

Ce soldat tient un pistolet à rouet, première arme portative utilisée par la cavalerie légère.

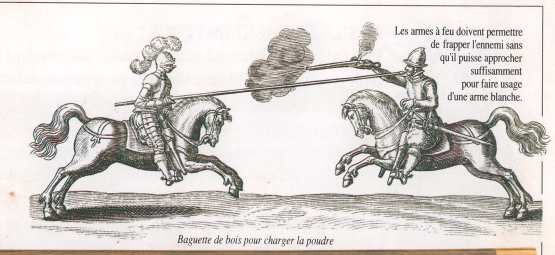
Le chien maintient la pyrite.

Fût incrusté de cuivre et de nacre

Roue

Fût conçu pour recevoir la roue

Comment fonctionne le pistolet à rouet? La poudre de charge est libérée par de la poudre d'amorce qui s'enflamme au contact d'étincelles. Celles-ci sont produites par un rouet (petite roue dentelée) qui frotte un morceau de pyrite (minerai de fer). Ce rouet est entraîné par un ressort remonté par une clef et placé en dessous du bassinet. Le mécanisme se met en marche lorsque le chien (pièce qui porte la pyrite) est abaissé.



Les armes à feu doivent permettre de frapper l'ennemi sans qu'il puisse approcher suffisamment pour faire usage d'une arme blanche.

Baguette de bois pour charger la poudre

Ce pistolet à rouet, originaire d'Europe du Nord, date du XVIIe siècle.

La plupart des premières armes portatives se chargent par la bouche ou gueule.

Comment charger son arme ? Les premières pièces qui se chargeaient par la bouche (ou gueule) semblent d'un usage simple; pourtant, il faut respecter un ordre strict, de façon à éviter les ratés et à ne pas se blesser. Voici, à gauche, quelques-unes des opérations de chargement et de tir enseignées aux soldats pour l'utilisation de ces premières armes à feu.

«Marchez et portez la fourquine avec le mousquet.»

«Soupesez le mousquet.»

«Raccourcissez la baguette.»

«Essayez la mèche.»

«Feu !»

Le mousquet à mèche est l'arme typique de l'infanterie au début du XVIIe siècle. Il faut ouvrir le couvercle du bassinet (partie de la platine dans laquelle on mettait la poudre d'amorce juste avant de viser. D'une pression sur la détente, la platine pousse dans le bassinet la mèche qui enflamme la poudre d'amorce.Un éclair traverse alors la lumière, petit trou situé dans le canon, et expulse la poudre de charge.

La poudre noire produisait une épaisse fumée gris-clair (à droite) qui cachait souvent la cible et empêchait de bien viser.

Pour tirer, il fallait poser les lourds mousquets à mèche sur des supports fourchus.

Cette gravure représente David et Goliath.

Balles de pistolet en plomb

Par mesure de sécurité, les poires à poudre étaient faites de matières non ferreuses. Cette flasque de 1608 en corne de vache était sans doute portée par les mousquetaires comme le montre la gravure de gauche.

Bassinet et couvre-bassinet

Mèche en corde

Bec doseur

Poudre noire

Fût en bois

Pontet

Détente

Un mousquet à mèche allemand, début du XVIIe siècle

Les armures furent épaissies pour résister aux balles des armes portatives, mais elles devinrent trop lourdes pour être portées au complet. Ce plastron ancien, trop mince, fut traversé par une balle de mousquet au cours de la guerre civile anglaise de 1642-1648.

LE SILEX REVIENT EN FORCE

Plus fiable que la platine à mèche et moins coûteuse que la platine à rouet (voir pp. 38-39), la platine à silex équipe la plupart des armes à feu européennes et américaines de la fin du XVIIIe siècle aux années 1830. Probablement inventé en France par l'armurier Marin le Bourgeoys vers 1620, le mécanisme de la pierre à silex comporte deux positions : l'une pour le tir, l'autre pour la sécurité. Ce système de mise à feu, perfectionné ensuite sur des points de détail, n'est pas seulement destiné à régner sur les champs de bataille de toutes les grandes guerres de cette période. Il devient aussi une arme essentielle pour les civils, qui l'utilisent pour les duels (voir pp. 46-47), la défense ou la chasse (voir pp. 48-49). Beaucoup de ces armes témoignent du très haut degré d'habileté de leurs artisans.

Le pirate Long John Silver, dans «l'Ile au trésor» de Robert Louis Stevenson, pistolet au poing

Comment charger un fusil et faire feu (voir aussi pp. 46-47) :
1 Chien en position avant, verser une quantité suffisante de poudre dans le canon à l'aide de la poire à poudre (voir p. 39).
2 Enfoncer une bourre sur la poudre.
3 Introduire la balle.
4 Enfoncer une seconde bourre, à tasser avec la baguette.
5 Reculer le chien jusqu'au cran de sûreté et verser la poudre d'amorçage dans le bassinet.
6 Pousser le chien en position arrière extrême, puis presser la détente pour faire feu.

Une balle de fusil

Dans cette poche, chaque cartouche de fusil en papier contient de la poudre et une balle.

Platine — *Couvre-bassinet* — *Plaque de couche en cuivre* — *Crosse de noyer dur* — *Bassinet*

Ce fusil à silex de la fin du XVIIIe siècle, de style indien, appartient à la famille des longues armes parfois appelées fusils Brown Bess. Très robuste et maniable, il est resté de 1720 à 1840 l'arme principale de l'infanterie britannique.

Cette baïonnette à douille (à droite) fut créée pour accompagner les fusils Brown Bess. La plupart des armées européennes et américaines utilisaient des baïonnettes à lame triangulaire qui se fixaient à la bouche du canon avec une douille.

Canon de fer — *Baguette* — *Chien en position de sécurité : il est tiré un cran en arrière.* — *Garniture d'argent* — *Pontet* — *Plaque de couche d'argent* — *Crosse appelée aussi poignée*

Ce beau modèle de pistolet d'arçon fut créé en Angleterre vers 1720. Les pistolets d'arçon, au canon d'une longueur exceptionnelle, étaient portés par les officiers de cavalerie dans les fontes, étuis placés de part et d'autre de la selle.

Ce tableau décrit la mort du général Montgomery à Québec, en 1775. Pendant la guerre d'Indépendance, les Américains utilisaient un fusil à silex d'une très grande précision, le fameux Kentucky.

Il fallait aux troupes un entraînement rigoureux pour charger et utiliser correctement le fusil en pleine bataille comme le montrent ces illustrations tirées d'un manuel d'exercices publié en 1800.

Poignée de corne — *Canon de fer* — *Lame d'épée d'acier* — *Garde de cuivre en forme de coquille* — *Détente au milieu de la poignée*

L'épée de chasse avec pistolet incorporé permettait de tenir deux armes d'une seule main.

Cette gravure de Thomas Rowlandson (1798) représente une carabine à silex de cavalerie en action. Plus légère que le fusil et dotée d'un canon plus court, elle était d'utilisation plus commode à cheval.

Baguette — *Garniture en cuivre* — *Cuir rigide*

La baïonnette se rangeait dans un fourreau de cuir (ci-dessous) que l'on accrochait à la ceinture au moyen d'un crochet de cuivre.

LE DUEL APPELLE LA SOPHISTICATION

Armes redoutables, les épées de combat utilisées au Moyen Âge par les chevaliers et les fantassins sont cependant d'une conception relativement simple (voir p. 16-17). Au cours du XVIe siècle, leur forme évolue : certaines lames deviennent plus étroites, plus longues et plus aiguës. Ces épées, appelées rapières, sont conçues pour les riches gentilshommes et les aristocrates, qui s'en servent non seulement pour se défendre lors d'attaques fortuites mais également pour se battre en duel, ce qui devient un art baptisé escrime . En même temps qu'une sophistication technique, apparaît une plus grande complexité des gardes, due à la nécessité de protéger les mains des civils dépourvues de gantelets. Les plus grands fabricants d'épées sont originaires de Tolède en Espagne, de Milan en Italie ou de Solingen en Allemagne. On leur doit de véritables chefs-d'œuvre. Vers 1650, les rapières sont remplacées, pour la parade et les duels, par des modèles plus légers et plus courts à la garde simplifiée, appelés petites épées ou épées courtes. Les gentilshommes portent l'épée courte jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Ensuite, le pistolet les remplace pour les duels (voir p. 46-47).



Positions de la main sur la rapière au XVIIe siècle

Duel à la rapière, dessiné par George Cruikshank (XVIIIe siècle) pour un roman intitulé «la Fille de misère». La scène se situe à Londres, à Tothill Fields, terrain de rencontre célèbre pendant plusieurs siècles.

Quillon recourbé

Une rapière, vers 1630
Au début du XVIe siècle, ces armes étaient très populaires. Pourvues de courtes poignées, elles ne peuvent se tenir à pleine main, certaines comportent des gardes séparées pour le pouce et l'index, qui recouvrent une partie de la lame (fin de la reproduction photographique p. 44).

Garde formant deux boucles autour de la lame et appelée «pas-d'âne»



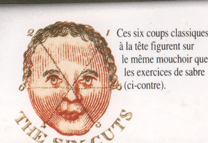
L'action du célèbre roman historique d'Alexandre Dumas, «les Trois Mousquetaires», se déroule en France de 1625 à 1665. Désireux d'entrer dans la garde de Louis XIII, d'Artagnan se bat en duel avec trois hommes d'épée réputés. Les exploits réunis de d'Artagnan et de ces trois mousquetaires constituent la trame du récit.

L'escrime se développe principalement en France et en Italie au début du XVIIe siècle. Cette gravure de Jacques Callot représente un escrimeur à l'entraînement, muni d'une dague de main gauche.

Au début du XVIIe siècle, la rapière fut remplacée peu à peu par une épée plus légère à garde simplifiée. Fabriquée en France vers 1740, cette petite épée était aussi bien une arme de duel qu'un élément du costume de tous les jours.

A partir du XVIIe siècle, les régiments européens de cavalerie utilisèrent généralement des sabres (voir pp. 44-45), lourdes lames à double tranchant. Ces trois illustrations d'exercices figurent sur un mouchoir du début du XIXe siècle.

Poignée simple avec une garde en coquille d'acier ciselé, partiellement doré



Ces six coups classiques à la tête figurent sur le même mouchoir que les exercices de sabre (ci-contre).

Cette dague de main gauche, vers 1650 (à gauche et voir page suivante), servait à parer les coups de l'adversaire dans les duels. Son nom est impropre car elle peut se tenir des deux mains.

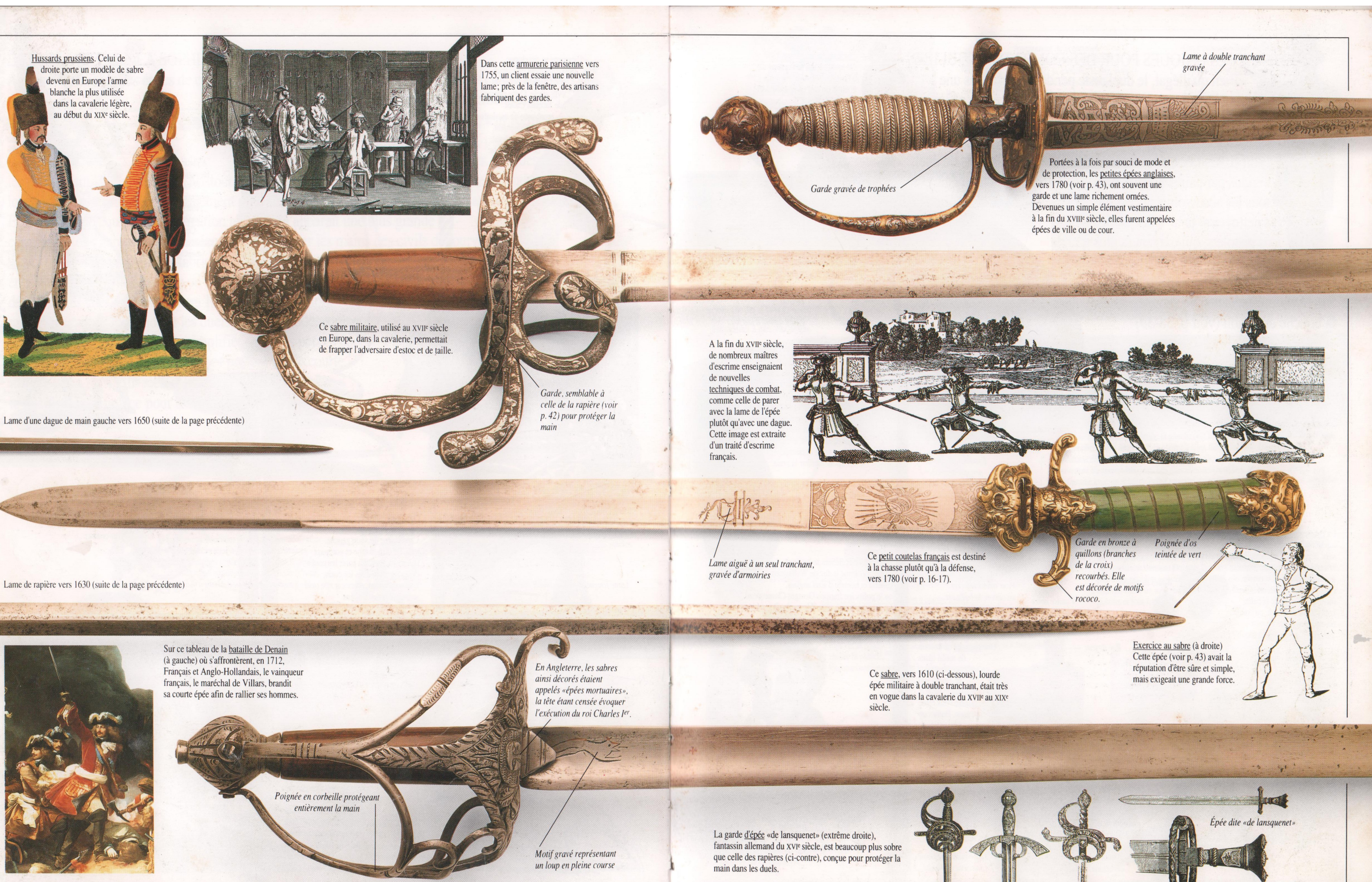
Lame longue et fine, à double tranchant

Lame d'estoc triangulaire

Un mouvement d'escrime, vers 1640 : l'homme de droite, armé d'une rapière et d'une dague de main gauche, esquive la botte de son adversaire, et lui porte un coup mortel.



Le Duel des mignons, représenté sur cette gravure du XIXe siècle, eut lieu en 1578 à Paris. Les témoins se mêleront au combat à l'issue duquel trois hommes, dont Caylus, le favori de Henri III, furent mortellement blessés.



Hussards prussiens. Celui de droite porte un modèle de sabre devenu en Europe l'arme blanche la plus utilisée dans la cavalerie légère, au début du XIXe siècle.

Dans cette armurerie parisienne vers 1755, un client essaie une nouvelle lame; près de la fenêtre, des artisans fabriquent des gardes.

Ce sabre militaire, utilisé au XVIIe siècle en Europe, dans la cavalerie, permettait de frapper l'adversaire d'estoc et de taille.

Garde, semblable à celle de la rapière (voir p. 42) pour protéger la main

Lame d'une dague de main gauche vers 1650 (suite de la page précédente)

Lame de rapière vers 1630 (suite de la page précédente)

Sur ce tableau de la bataille de Denain (à gauche) où s'affrontèrent, en 1712, Français et Anglo-Hollandais, le vainqueur français, le maréchal de Villars, brandit sa courte épée afin de rallier ses hommes.

En Angleterre, les sabres ainsi décorés étaient appelés «épées mortuaires», la tête étant censée évoquer l'exécution du roi Charles Ier.

Poignée en corbeille protégeant entièrement la main

Motif gravé représentant un loup en pleine course

Lame à double tranchant gravée

Garde gravée de trophées

Portées à la fois par souci de mode et de protection, les petites épées anglaises, vers 1780 (voir p. 43), ont souvent une garde et une lame richement ornées. Devenues un simple élément vestimentaire à la fin du XVIIIe siècle, elles furent appelées épées de ville ou de cour.

A la fin du XVIIe siècle, de nombreux maîtres d'escrime enseignaient de nouvelles techniques de combat, comme celle de parer avec la lame de l'épée plutôt qu'avec une dague. Cette image est extraite d'un traité d'escrime français.

Lame aiguë à un seul tranchant, gravée d'armoiries

Ce petit coutelas français est destiné à la chasse plutôt qu'à la défense, vers 1780 (voir p. 16-17).

Garde en bronze à quillons (branches de la croix) recourbés. Elle est décorée de motifs rococo.

Poignée d'os teintée de vert

Exercice au sabre (à droite) Cette épée (voir p. 43) avait la réputation d'être sûre et simple, mais exigeait une grande force.

Ce sabre, vers 1610 (ci-dessous), lourde épée militaire à double tranchant, était très en vogue dans la cavalerie du XVIIe au XIXe siècle.

La garde d'épée «de lansquenet» (extrême droite), fantassin allemand du XVIe siècle, est beaucoup plus sobre que celle des rapières (ci-contre), conçue pour protéger la main dans les duels.

Épée dite «de lansquenet»



DES PIÈCES UNIQUES POUR DES COMBATS SINGULIERS

Bien qu'illégal, le duel reste pendant des siècles une pratique en vogue chez les gentilshommes et les officiers pour régler leurs différends. À la fin du XVIII[e] siècle, les pistolets à silex, perfectionnés, remplacent les épées (voir p. 42-43). Les armuriers fabriquent des pistolets de duel, vendus par paires placées dans des coffrets contenant tous les accessoires nécessaires pour les charger, les nettoyer et pour fabriquer les balles. Ces pistolets, qui exigent la plus grande précision, sont de très bonne qualité et sont dotés de gâchettes et de viseurs spéciaux. Ils se chargent par la bouche du canon (voir p. 38-39) et jusque vers 1820-1830 leur platine est à silex.

Duelliste français, vers 1887. On aperçoit son adversaire à l'extrême gauche. C'est la fin de l'époque du duel.

Au moment de la parution de cette caricature à Philadelphie, vers 1821 (à gauche), le duel avait autant de succès en Amérique qu'en France et en Angleterre.

On appelait les duels «affaires d'honneur». Un gentleman qui s'estimait insulté pouvait provoquer son adversaire en duel. Refuser de se battre était un déshonneur. Ce tableau de George Cruikshank, à l'apogée de l'ère des duels, représente un combat mortel.

Viseur

Bouche

La baguette servant à enfoncer les balles se range dans ce renfoncement.

Détente mue par un ressort

La partie antérieure du fût protège le canon et permet au tireur de tenir le pistolet sans se brûler quand il fait feu.

Une paire de pistolets de duel anglais, vers 1800 (ci-dessus et ci-dessous). La platine du pistolet inférieur est montrée à part, vue de dos.

Les pistolets de duel se chargent par la bouche (voir pp. 38-39). L'extérieur du canon, généralement de forme octogonale, est pourvu de viseurs.

Beaucoup de pistolets de duel comportent une détente spéciale particulièrement sensible (ci-dessus), mue par un ressort supplémentaire de la platine pour faire feu sans perturber la visée.

Crosse du fût par laquelle se tient le pistolet

Talon de la crosse

La crosse en bois (à droite) d'un pistolet de duel est conçue pour venir se loger confortablement dans la main. Certaines armes ont une crosse carrée et crantée pour faciliter la prise.

Extrémité de métal servant à pousser la balle dans l'âme

Vissée au flanc du fût, la platine (à gauche) est le mécanisme de mise à feu du pistolet. Une pression sur la détente de la platine à silex fait basculer le chien en avant, produisant des étincelles par le frottement du silex contre l'acier et provoquant l'ouverture du couvre-bassinet. Les étincelles tombent dans la poudre d'amorce, qui s'enflamme avec un éclair. L'éclair traverse la lumière, petit trou du canon, et fait partir la poudre de charge.

Silex

Chien

Vis de la platine

Batterie

Couvre-bassinet

Tête plate fendue

Ressort actionnant la batterie et le couvre-bassinet

Lors d'un duel au pistolet, les combattants doivent respecter ensemble des règles strictes, établies par les duellistes et leurs témoins – des amis qui chargent les pistolets et assistent au duel. En général, les deux adversaires se tiennent éloignés l'un de l'autre d'un certain nombre de pas, leurs pistolets pointés vers le sol. À un signal donné, lorsque l'un des témoins lâche un mouchoir, par exemple, les duellistes lèvent leur pistolet et font feu.

La balle en plomb est fabriquée par le tireur lui-même dans un moule fourni avec le pistolet. Le plomb est fondu au feu et versé dans ce moule. Après quelques secondes, le moule, en forme de ciseaux, est ouvert pour extraire la balle. L'excédent de plomb, ou coulée, est coupé avec les ciseaux intégrés à la poignée du moule.

Balles de plomb

Poudre noire

Pour mieux adhérer au canon, la balle est enveloppée dans un morceau de tissu ou de cuir, le calepin.

Des hommes célèbres se battirent en duel, comme le duc de Wellington, général et homme d'État anglais, ou le politicien français Georges Clemenceau. Le grand écrivain russe Alexandre Pouchkine (ci-dessous) fut la victime d'un duel qui l'opposait à l'amant de sa femme en 1837.

Comment nettoyer le pistolet à platine à silex

1 Extraire du canon les balles et la poudre restantes à l'aide du bâton de nettoyage, fixé à la baguette servant à enfoncer les projectiles.
2 Nettoyer et huiler le canon vide avec un tissu attaché à l'une des deux baguettes.
3 Enlever la poudre brûlée se trouvant dans le bassinet et à son pourtour.
4 Huiler la platine.
5 Éventuellement remplacer le silex émoussé.

Bec doseur

Une baguette de bois ou de métal (dans un renfoncement sous le canon) sert à pousser la balle et la poudre dans l'âme du canon. Beaucoup de ces baguettes ont des terminaisons spéciales permettant de nettoyer l'âme.

Moule à balle
Les balles sont fabriquées avec du plomb fondu versé dans la partie creuse du moule (voir p. 46 et 57).

La poudre noire se conservait dans des flasques. Faites à l'origine de bois ou de corne (p. 39), au XIX[e] siècle, la plupart étaient de métal. Avec l'utilisation des cartouches, qui contiennent désormais la poudre, les poires à poudre tombent en désuétude.

La baguette est tenue par cette extrémité.

Burette destinée à huiler platine et canon

Scène de duel en France (1893), sans effusion de sang

Cette brosse sert à nettoyer le bassinet.

On utilise du cuir pour fixer le silex dans les mâchoires du chien.

La platine est démontée à l'aide de ce tournevis.

AGRESSEURS ET AGRESSÉS SE RETROUVENT

À l'époque où l'usage des armes à feu n'est pas réglementé par les lois, beaucoup d'entre elles sont conçues ou adaptées pour la défense des particuliers contre les bandits armés. Un gentilhomme peut s'armer d'une paire de pistolets d'arçon s'il est à cheval, ou glisser un petit pistolet dans la poche de son manteau s'il est en diligence. Il peut encore s'armer d'un tromblon comme le postillon. Cette arme se prête au combat rapproché et sert à défendre les voyageurs. D'abord sa large bouche contribue à intimider l'ennemi. Et, si cela ne suffit pas, comme elle est chargée de nombreuses balles de plomb, un tireur nerveux a plus de chance d'atteindre sa cible. Inévitablement, de telles armes s'adaptent aussi fort bien aux besoins des voleurs.



Voyageur tenu en respect par trois bandits de grand chemin armés de pistolets de poche, d'après un dessin de Thomas Rowlandson, de 1813

Vers 1730, Dick Turpin (à gauche), bandit légendaire, était l'homme le plus recherché de toute l'Angleterre. Cette gravure fantaisiste le montre tirant avec deux pistolets à la fois dans des directions opposées et sautant une barrière sur son fameux cheval Black Bess.

Au XVIII[e] siècle, les voleurs de grand chemin dignes de ce nom portaient un tricorne, chapeau aux bords rabattus en trois cornes.

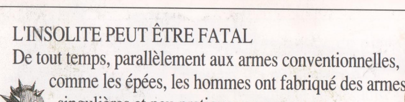
Les tromblons tiraient un grand nombre de petites balles à faible portée. Ce modèle de la fin du XVIII[e] siècle est équipé d'une baïonnette à ressort : quand on relâche le cran de sécurité, celle-ci est projetée en avant et verrouillée en place.

Au cours du XVIII[e] siècle, de célèbres bandits de grand chemin devinrent rapidement des héros populaires. Ici, le fameux Robert Macaire, incarné par un acteur, M. Hicks.

La plaque de couche (semelle de la crosse) de ce pistolet d'arçon du début du XVIII[e] siècle permettait de retourner l'arme et de l'utiliser comme une massue une fois l'unique balle tirée.

Le tir de ce type d'armes était commandé par une même platine en forme de boîte ; un coulisseau en fer permettait de choisir le canon. Ce pistolet de gousset à double canon a été fabriqué à Londres vers 1785.

En 1750, deux voleurs de grand chemin détroussèrent lord Eglinton, qui voyageait en chaise de poste dans la région de Londres. À cette occasion, le tromblon que l'on voit entre ses mains se révéla inutile.



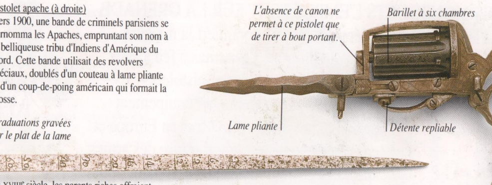
L'INSOLITE PEUT ÊTRE FATAL

De tout temps, parallèlement aux armes conventionnelles, comme les épées, les hommes ont fabriqué des armes singulières et peu pratiques en apparence. Et pourtant, les armes insolites employées dans certaines régions par quelques tribus sont aussi ingénieuses que celles plus sophistiquées conçues pour la défense et le combat rapproché, aussi meurtrières que les curieux pistolets combinés réalisés par les armuriers pour certains riches clients.

Les marques gravées sur la lame de ce grand stylet de canonnier italien du XVIII[e] siècle sont des graduations qui permettaient aux commandants d'artillerie de calculer le calibre des canons.

Graduations gravées sur le plat de la lame

Pistolet apache (à droite)
Vers 1900, une bande de criminels parisiens se surnomma les Apaches, empruntant son nom à la belliqueuse tribu d'Indiens d'Amérique du Nord. Cette bande utilisait des revolvers spéciaux, doublés d'un couteau à lame pliante et d'un coup-de-poing américain qui formait la crosse.



L'extrémité de la poignée était introduite dans la bouche du mousquet.

Coup-de-poing américain formant la crosse

Poignée d'ivoire décorée

Au XVIII[e] siècle, les parents riches offraient à leurs fils, dès leur plus jeune âge, de petites épées d'enfant, comme celle ci-dessous. Ce modèle est la miniature d'une petite épée classique (voir p. 45).

Lame gravée

Ancien moyen de défense, les chausse-trapes ou pattes de corbeaux (à gauche) étaient constituées de quatre pointes de fer au minimum. On les jetait sous les sabots des chevaux ou sous les pieds des fantassins.

Lame recourbée à un seul tranchant

Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, la seule pièce d'armure encore en usage dans les armées européennes et américaines est le gorgerin. Cette plaque de métal destinée à l'origine à protéger le cou (voir p. 26) était portée par les officiers plus comme une marque de leur rang que comme une protection. De nos jours, les gorgerins continuent d'être utilisés dans certains pays, en tenue de parade. Le modèle ci-dessous, datant de 1800 environ, appartenait à un officier de la marine britannique.

Poignée à volutes terminée par une fleur de lotus

Le poignard était vissé à l'origine dans un court bâton qui cachait la lame et la rendait inoffensive de manière à ce que l'on puisse s'y appuyer.

Lame en acier forgé

Les premières baïonnettes, datant de 1650 environ, sont de simples couteaux ou poignards enfoncés dans la bouche du mousquet de façon à servir d'arme d'appoint. Ces baïonnettes sont remplacées vers 1700 par des baïonnettes à douille (voir p. 40).

Inspiré de l'outil servant à battre le blé, le fléau d'armes (à gauche) était utilisé au Moyen Âge contre les armures. Il consistait en un manche avec une chaîne se terminant par une boule de fer ou de bois garnie de pointes.

Sous le nom de bâton de fakir cet insolite poignard indien en acier était utilisé par les saints hommes. Assis, le fakir pouvait s'y appuyer, en effet, comme sur un bâton.

Les bouts des cornes sont renforcés de pointes d'acier

Détente

Quand le bouchon du canon est enlevé, l'arme tire.

Cette arme indienne d'aspect insolite, connue sous le nom de cornes de fakir, est un poignard à double extrémité, avec poignée en corne. Il était utilisé par les fakirs et les saints hommes hindous, qui n'avaient pas le droit de porter des armes ordinaires.

Pommeau représentant une tête de lion

Cornes de cerf noir

Pistolets couverts (à droite)
Parmi les armes à silex les moins pratiques, se trouvait sans doute cette paire de couteau et fourchette, fabriquée en Allemagne vers 1740.

Canon dissimulé dans la poignée de cuivre du couteau et de la fourchette

Ce type de coutelas (voir p. 16-17), ou poignard, était porté au XIX[e] siècle par les jeunes officiers de marine. Comme chaque officier se confectionnait son arme avant de monter à bord, celle-ci est souvent fortement individualisée.

Poignée en ivoire

Le «kukri» est le couteau national ainsi que l'arme principale des Gurkhas du Népal (à droite). Utilisé comme serpe dans la jungle, pour sa lame recourbée, il est aussi une arme de combat meurtrière.

Cette masse d'armes entièrement en acier (à droite) fut fabriquée en Inde au XIX[e] siècle. Son propriétaire pouvait l'utiliser pour s'appuyer, au moment de s'asseoir, mais aussi pour assommer en un clin d'œil, avec la «main» de métal, un assaillant éventuel.

Lame recourbée à un seul tranchant



LES MOUSQUETS L'EMPORTENT SUR LA GRENADE

À l'époque où Napoléon Bonaparte conquiert la majeure partie de l'Europe, les armes à feu à silex - mousquets, carabines et pistolets – (voir p. 40-41) deviennent l'équipement principal des armées, à la fois en Europe et en Amérique du Nord. On utilise des armes spécialisées comme les lance-grenades pour faire tomber les ouvrages de défense, les portes et les barricades. À l'origine, l'usage des grenades est réservé à des hommes spécialement entraînés appelés grenadiers. Mais au XIXe siècle, la plupart sont en fait de simples fantassins utilisant le mousquet à silex plutôt que la grenade. Au cours des guerres napoléoniennes, les mousquets se révèlent si redoutables qu'ils réduisent souvent à néant l'efficacité des troupes montées qui en sont restées aux épées et aux lances.

Etui porte-mèches en cuivre

Malgré son titre, ce grenadier français, soldat d'infanterie légère, avait pour arme principale un mousquet à silex.

Brosse servant à enlever les excédents de poudre

Cette giberne de grenadier anglais du XVIIIe siècle est décorée d'un grenadier unijambiste. Les grenadiers portaient à cette époque des bonnets pointus spécialement conçus pour ne pas gêner le lancer.

Giberne en velours

Grenade

Giberne à grenade

Grenade amorcée

Bande en peau de buffle

Enveloppe de fer

Cavité pour la poudre

Mèche ou fusée

Une ancienne grenade à main

Mèche allumée

Ce lance-grenades britannique de la fin du XVIIIe siècle pèse cinq kilos.

Un soldat allume une grenade (ci-contre à gauche). À la fin du XVIIe siècle, de petites bombes connues sous le nom de grenades à main étaient couramment utilisées en Europe dans les batailles. Les premières grenades étaient des boulets creux en fer remplis de poudre noire et traversés par une courte mèche (voir ci-dessous, à gauche).

Cette arme (à droite) à l'aspect redoutable, conçue pour accroître la portée des grenades, fit sa première apparition au XVIe siècle. La moindre erreur dans l'allumage de la mèche de la grenade pouvait blesser mortellement le grenadier et ses voisins.

Platine à silex

Fleur de lis

Ce sabre français de la fin du XVIIIe siècle, à garde en cuivre décorée d'une fleur de lis, est l'emblème de la royauté française. Cette arme avait une lame droite à un seul tranchant.

Garde en coquille protégeant entièrement la main

Sur la lame est gravée l'inscription suivante : «Pro Deo Fide et Patria» (Pour Dieu, la Foi et la Patrie).

Ce sabre à garde en cuivre doré et à lame légèrement incurvée était utilisé par les cuirassiers, unités de cavalerie lourde dans les armées de Napoléon.

Un portrait de Napoléon en 1812

À la bataille de Waterloo, en 1815, une série d'affrontements classiques opposa la cavalerie légère française et les carrés de l'infanterie britannique. Tandis qu'une ligne tirait une salve, l'autre rechargeait. Dans cette bataille, l'incapacité de la cavalerie française à traverser ces lignes lui fut fatale.

Shako d'officier
Au début du XIXe siècle, ces shakos, coiffures dures et à visière, étaient portés par les officiers dans bon nombre d'armées.



QUAND LES ARMES FONT RÉGNER L'ORDRE

D'un pays à l'autre, le mot police désigne divers types de forces : civile ou militaire, portant ou non l'uniforme. Matraques, crécelles et autres accessoires sont autant d'armes destinées à combattre le crime et à maintenir l'ordre. Bien que toutes soient en usage au XIXe siècle, elles suffisent à peine, semble-t-il, à endiguer la violence de l'agitation sociale et de la criminalité des premières années du siècle. De fait, les forces de l'ordre disposent d'armes plus puissantes : à la fin du XIXe siècle, la police de Berlin s'arme d'épées, de pistolets et de coups-de-poing américains en cuivre. Celle des grandes villes américaines, comme New York et Boston, fait usage des armes à feu pour la première fois vers les années 1850. Cependant, dans la plupart des villes d'Europe et des États-Unis, le respect croissant dont jouissent les agents de police civile est en partie dû au fait qu'ils sont très peu armés.

À la fin du XIXe siècle, à Londres, les policiers patrouillaient la nuit, armés seulement d'une matraque et d'une lampe.

Une épée de police (ci-dessous)
Au XIXe siècle, les forces de police et les gardiens de prison étaient armés de courtes épées. Toutefois, en Grande-Bretagne, on avait coutume de ne pas les utiliser, mais de les conserver dans les commissariats et les prisons, en cas d'émeutes ou d'autres situations d'urgence.

Poignée de cuir avec ferrures de bronze

Pommeau et garde de cuivre

Lame incurvée à un seul tranchant rangée dans son fourreau de cuir

Crosse

Fût et platine

Canon

Les criminels ont souvent modifié des armes de façon à les adapter à certains types de délits. Ainsi ce fusil à silex du XVIIIe siècle, qui se chargeait par la bouche, a-t-il été scindé en trois parties, afin de pouvoir être dissimulé sous les vêtements d'un braconnier.

Semblables aux matraques américaines, de courts bâtons de bois sont aux mains des policiers britanniques depuis les années 1820. Cette matraque de 1839 (ci-dessous) appartenait à un sergent de ville de la Cité de Londres.

Crécelle de police
Des poids de plomb, fixés sur le moulinet (ci-dessus), en faisaient une arme efficace et lui donnaient un impact supplémentaire lorsqu'elle tournoyait. Les crécelles munies de claquets produisaient un bruit particulièrement strident.

Remplaçant les chaînes des premiers temps, les menottes étaient un élément essentiel de l'équipement de l'agent de police du XIXe siècle.

Manche d'argent, surmonté d'une couronne

Armoiries de la Cité de Londres

La baguette est une matraque de cérémonie. Elle était employée uniquement comme symbole d'autorité. Celle-ci (à droite) a appartenu à un sergent de ville de Londres, vers 1820.

En France, les sergents de ville (à droite) portaient des uniformes bleus et des bicornes. Comme la plupart des policiers, leur armement habituel consistait en de courtes épées.

C'est en 1829 que sir Robert Peel créa à Londres une force de police moderne. Ces premiers policiers, appelés «peelers» ou «bobbies» (ci-dessous), n'inspiraient pas confiance à la population et se trouvaient souvent ridiculisés par les caricaturistes.

Une boucle attache le col sur la nuque.

Dans les premiers temps, certains agents de police portaient des cols en cuir, pour éviter d'être garrottés ou étranglés avec une corde. Ces cols étaient à la fois étouffants et inconfortables.

Le col a 10 cm de large.

On avait l'habitude au XIXe siècle d'utiliser les agents de police pour effrayer les petits enfants et les forcer à bien se conduire, comme en témoigne cette image tirée d'un livre pour enfants de 1867.

Revêtement en étain

Verre grossissant

Utilisée au XIXe siècle par la police britannique, la lanterne sourde s'accrochait à la ceinture de l'agent, sous son grand manteau.

Cette menotte unique de petite taille servait seulement aux courts trajets des prisonniers.

La poignée tourne pour verrouiller la menotte.

Ces menottes de prison servaient aux déplacements des condamnés à l'intérieur des prisons.

Clef restant en permanence sur la serrure

Poignée en bois d'ébène

De nombreuses forces de police adoptèrent le sifflet au cours du XIXe siècle, après avoir découvert que sa portée était bien supérieure au son de la crécelle, comme ce modèle britannique de 1884.

LA PERCUSSION TIENT LE COUP

Au début du XIXe siècle, l'invention du système à percussion marque une étape décisive dans l'histoire des armes à feu. Il offre l'avantage d'une mise à feu instantanée et d'une bien meilleure résistance à l'humidité. Sous sa forme la plus simple, il consiste en une capsule remplie d'un mélange détonant et placée sur un tube d'acier. Frappée par le percuteur, elle explose, propageant dans le tube un jet de flammes qui vient enflammer la charge de poudre. Les armes à percussion se chargent d'abord par la bouche du canon (voir p. 38-39), la capsule étant séparée de la poudre et de la balle. Par la suite, cette dernière est incorporée à la base de la cartouche de métal qui contient la balle et la poudre. L'étui métallique permet l'adoption de gaz explosifs, ce qui permet désormais la fabrication d'armes se chargeant par la culasse, plus efficaces. Elles sont encore en usage de nos jours dans le monde entier.



Incarné par un acteur de théâtre, voici Sherlock Holmes, le plus célèbre détective de la littérature, tenant un pistolet à percussion encore fumant.

Le revolver à percussion, fabriqué vers 1855 par l'armurier anglais William Tranter, peut se tenir d'une seule main. C'est une arme à double détente: une pression sur la détente inférieure fait tourner le barillet et arme le chien; une pression sur la détente supérieure fait partir le coup.

Pendant la révolte des Cipayes de 1857 en Inde, les officiers britanniques, pour tirer rapidement, se servaient de pistolets à chargement automatique, comme le Tranter.

Un sachet de papier contenant la poudre est attaché à la balle et enfermé dans une enveloppe de cuivre. Pour charger le revolver, on ôte l'enveloppe, et la cartouche est introduite à l'avant du barillet. Les revolvers étaient toujours munis d'une baguette détachable pour cela.

Ce dessin d'un fusil de chasse à percussion (ci-dessous) date de 1850 environ. Le système de percussion a accru considérablement les chances des chasseurs de toucher des oiseaux au vol rapide.

Le revolver Le Mat, (à droite) fut inventé par un Français résidant aux États-Unis. Le barillet de ce lourd revolver tourne autour d'un canon central de fusil de chasse.

Le deringer de Sharps est un modèle perfectionné par rapport à l'original (un simple pistolet à percussion qui se chargeait par la bouche). Ce revolver comporte quatre canons qui tirent des cartouches de petit calibre.

Le deringer de Remington est un autre pistolet de poche dérivé du premier Deringer. Ce Remington à deux coups tire des cartouches métalliques.

En Inde, les fûts sont ornés d' incrustations d'or dites «koftgari».

Une balle de plomb, à base aplatie, graissée et munie d'un tampon

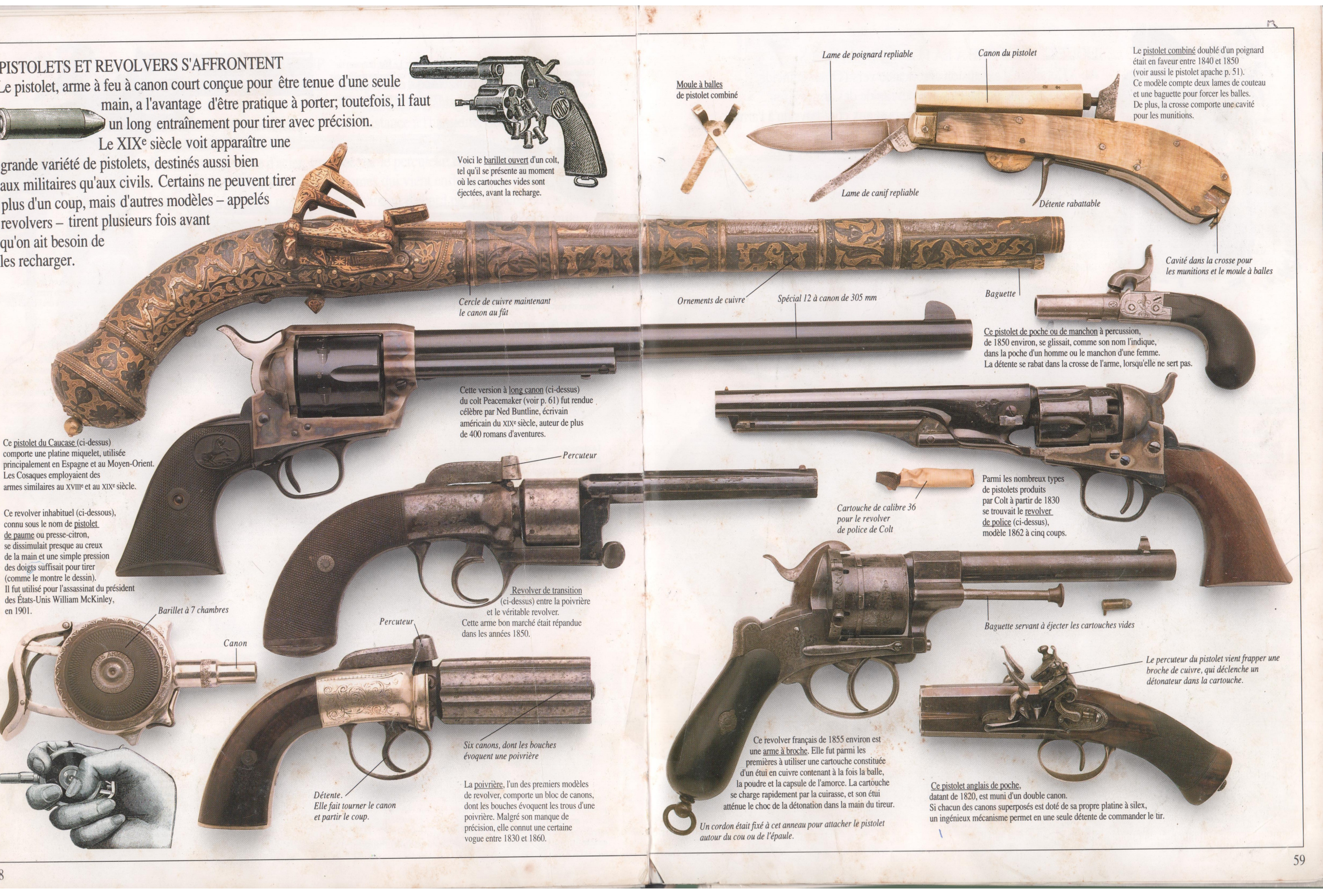
La cheminée (ci-dessous à droite) est l'élément principal d'une arme à percussion. Elle se visse à l'intérieur du revolver et fait le lien entre la capsule détonante et le combustible. Pour la nettoyer, on la démonte à l'aide d'une clef (ci-contre).

Ce moule à balles (voir p. 46) a deux cavités, l'une pour couler des balles sphériques, l'autre, des balles à base aplatie.

Si les cartouches manquaient, un revolver à percussion comme le Tranter pouvait se charger avec de la poudre, contenue dans une poire, et une balle isolée.

Poire à poudre en métal. Elle tombe en désuétude à l'apparition des cartouches toutes prêtes.

Culot de cartouche en cuivre provenant de l'une des cartouches représentées ci-contre à gauche.



PISTOLETS ET REVOLVERS S'AFFRONTENT

Le pistolet, arme à feu à canon court conçue pour être tenue d'une seule main, a l'avantage d'être pratique à porter; toutefois, il faut un long entraînement pour tirer avec précision. Le XIXe siècle voit apparaître une grande variété de pistolets, destinés aussi bien aux militaires qu'aux civils. Certains ne peuvent tirer plus d'un coup, mais d'autres modèles – appelés revolvers – tirent plusieurs fois avant qu'on ait besoin de les recharger.

Voici le barillet ouvert d'un colt, tel qu'il se présente au moment où les cartouches vides sont éjectées, avant la recharge.

Ce pistolet du Caucase (ci-dessus) comporte une platine miquelet, utilisée principalement en Espagne et au Moyen-Orient. Les Cosaques employaient des armes similaires au XVIIIe et au XIXe siècle.

Cette version à long canon (ci-dessus) du colt Peacemaker (voir p. 61) fut rendue célèbre par Ned Buntline, écrivain américain du XIXe siècle, auteur de plus de 400 romans d'aventures.

Ce revolver inhabituel (ci-dessous), connu sous le nom de pistolet de paume ou presse-citron, se dissimulait presque au creux de la main et une simple pression des doigts suffisait pour tirer (comme le montre le dessin). Il fut utilisé pour l'assassinat du président des États-Unis William McKinley, en 1901.

Revolver de transition (ci-dessus) entre la poivrière et le véritable revolver. Cette arme bon marché était répandue dans les années 1850.

La poivrière, l'un des premiers modèles de revolver, comporte un bloc de canons, dont les bouches évoquent les trous d'une poivrière. Malgré son manque de précision, elle connut une certaine vogue entre 1830 et 1860.

Le pistolet combiné doublé d'un poignard était en faveur entre 1840 et 1850 (voir aussi le pistolet apache p. 51). Ce modèle compte deux lames de couteau et une baguette pour forcer les balles. De plus, la crosse comporte une cavité pour les munitions.

Ce pistolet de poche ou de manchon à percussion, de 1850 environ, se glissait, comme son nom l'indique, dans la poche d'un homme ou le manchon d'une femme. La détente se rabat dans la crosse de l'arme, lorsqu'elle ne sert pas.

Parmi les nombreux types de pistolets produits par Colt à partir de 1830 se trouvait le revolver de police (ci-dessus), modèle 1862 à cinq coups.

Ce revolver français de 1855 environ est une arme à broche. Elle fut parmi les premières à utiliser une cartouche constituée d'un étui en cuivre contenant à la fois la balle, la poudre et la capsule de l'amorce. La cartouche se charge rapidement par la culasse, et son étui atténue le choc de la détonation dans la main du tireur.

Ce pistolet anglais de poche, datant de 1820, est muni d'un double canon. Si chacun des canons superposés est doté de sa propre platine à silex, un ingénieux mécanisme permet en une seule détente de commander le tir.



L'OUEST SE GAGNE À LA POINTE DES FUSILS

Au XIXe siècle, l'expansion américaine vers l'Ouest coïncide avec une période de développement rapide des armes à feu. Elles servent aussi bien aux pionniers et aux cow-boys qu'à l'armée américaine, aux Indiens et aux hors-la-loi. Les plus répandues sont les revolvers, comme celui de Samuel Colt, et les fusils à répétition, telles les Winchesters, assez légers pour être utilisés à cheval et beaucoup plus précis que les revolvers pour tirer à distance.

Buffalo Bill tenant une Winchester 73, aux côtés du chef sioux Sitting Bull.

Ce croquis de deux hommes qui échangent des coups de feu à la porte d'un saloon a été réalisé pour un magazine en 1888 par l'artiste américain Frédéric Remington.

Voici la légendaire Winchester 73 (ci-dessous), à répétition, souvent appelée «lefusil de la conquête de l'Ouest». Les cartouches, introduites dans une porte de chargement sur le côté du fusil, viennent se ranger dans un magasin sous le canon. Entre chaque coup, un levier éjecte la cartouche vide et en prend une nouvelle dans le magasin, la chargeant dans la culasse.

Nombre de fusils Winchester et de revolvers Colt recevaient ce modèle de cartouche 44-40 (à gauche), très répandu, si bien qu'une seule sorte de munitions suffisait à leurs utilisateurs. Son calibre est de 0,44 pouces et le chiffre 40 fait référence aux 40 grains de poudre qu'elle contient.

Le «colt de l'Armée à simple action» est souvent appelé «Peacemaker» ou «revolver de la Frontière». Ce modèle «Cavalerie» a le canon le plus long : 7,5 pouces (190 mm).

Cette image (à droite) illustre le mode d'ouverture du revolver Smith and Wesson qui éjecte automatiquement les cartouches vides.

Un viseur a remplacé le guidon (petite saillie qui donnait la ligne de mire) de revolver d'ordonnance pour les tireurs d'élite.

Les armes de poche ont connu un grand succès depuis les pistolets à percussion de Henry Deringer (voir p. 57); et un joueur pouvait facilement glisser dans sa poche ce petit colt de calibre 41 pour se défendre en cas de nécessité.

Ce tableau de Charles Russel (ci-dessous) illustre le rôle important joué dans l'Ouest par les colts au cours des rixes.

Les armes utilisées au XIXe siècle par les cow-boys, les Indiens, les soldats frontaliers, sont fidèlement reproduites dans les dessins de l'artiste américain Frederic Remington.

Ce ceinturon avec étui de revolver, très répandu au XIXe siècle, est identique à celui de l'officier de la cavalerie américaine en tenue de campagne, dessiné par Frédéric Remington (au milieu; et voir page suivante en haut et en bas). Remarquez les cartouches dans les trous du ceinturon.



LES INDIENS NE RENIENT PAS LA TRADITION

Appelées à tort «Indios» par Christophe Colomb, les peuplades natives d'Amérique du Nord ont compté jusqu'à deux millions d'individus. Toutefois, entre 1492 et 1900, au fur et à mesure que les colons européens imposent leur mode de vie dans les bois et les prairies, les tribus indiennes sont décimées. Ce sont celles des Grandes Plaines et du Sud-Ouest qui, après une première période de relations commerciales et pacifiques, combattent le plus ardemment l'homme blanc, au début du XIXe siècle, pour l'empêcher de s'emparer de leurs terres. Les Indiens des Plaines occupent les régions du centre, où les plus nomades d'entre eux chassent les grands troupeaux de bisons qui transhument à travers les prairies. D'autres tribus comme les Apaches, farouches guerriers du Sud-Ouest, mènent une vie plus sédentaire.

Avant de se procurer des fusils européens, toutes ces tribus utilisent pratiquement les mêmes armes : arcs et flèches (voir p. 9), couteaux (pp. 22-23), massues, tomahawks.

Masque porté par les Indiens au cours de cérémonies religieuses

Lame de pierre très effilée

Couteau, à lame de pierre, fabriqué en 1900 par un Indien hupa de Californie. Déjà à cette époque, les couteaux à lame d'acier étaient devenus d'usage courant.

Cet Indien objibwa, Hiawatha, fut le héros d'un long poème narratif écrit en 1855 par Henry Longfellow; il y devient le guide de son peuple et lui enseigne la paix avec l'homme blanc.

Décoration de plumes

Bande de tissu avec ligatures en peau de daim

Carquois en peau de daim

Arc de frêne

Avant de commencer à s'équiper de fusils, dans les années 1850-1860, les Indiens des Plaines utilisaient surtout des arcs, qui leur servaient à la fois pour chasser et faire la guerre. Celui-ci, en frêne, appartenait à un guerrier omaha.

Encoche ou rainure, où s'attachait la corde de l'arc

Pour en faciliter le transport à cheval, les Indiens des Plaines rangeaient leur arc et leurs flèches dans un étui doublé d'un carquois. Les accessoires étaient généralement en peau de daim ou de cerf.

Etui d'arc

Ce tableau de George Catlin, qui passa six ans parmi les Indiens des Plaines et fit connaître leur mode de vie dans les premières années du XIXe siècle, représente des Indiens occupés à leur principale activité : la chasse au bison.

La coiffure de plumes d'aigle qu'arbore Plume de fer (à gauche), un chef indien des Plaines sur cette photographie de 1907, était réservée aux fêtes et aux cérémonies.

La corde d'arc est faite de deux tendons de bison tressés ensemble.

Poignée en peau de daim

Flèches (ci-dessous) Les Indiens utilisaient des pointes de flèches en os de bison. Dans d'autres régions, elles étaient faites en pierre.

Pennes

Fûts de bois souvent décorés de peintures symboliques

Cette pipe-tomahawk vers 1890 fut sans doute fabriquée par le grand chef apache Géronimo pendant son exil en Floride.

Fer de tomahawk

Fourneau de pipe de fer

Un Indien armé d'une massue fait face (ci-dessus) à un adversaire qui brandit un tomahawk.

La gravure de ce fer de hache, vers 1800, représente un Indien menaçant un Européen.

Fourneau de pipe de fer

Poignée creuse

Avant que les marchands européens ne fournissent du fer aux Indiens, la tête des tomahawks était en pierre. Ce tomahawk, à fourneau de pipe et fer de hache combinés, était en général fabriqué par les Européens pour les besoins de leur commerce avec les Indiens.

INDEX

ICONOGRAPHIE

H = haut; B = bas; M = milieu; G = gauche; D = droite; C = centre

Droit de reproduction, avec l'obligeance du Conseil d'administration du British Museum

E.T. Archives : 8 B
Giraudon : 43 HG
Goteborg Museum of Art : 39 M
India Office Library (British Library) : 33 H
John Freeman London : 16 BD; 18 M; HD; 19 MD; 21 MD; 26 B; 28 MD, BG; 30 HM; 31 H; 39 H; 40 M; 42 B; 44 HG; 52 H; 53 B; 54 H; 62 HG, MD, M
H. Josse, Paris : 44 B
Mansell Collection : 11 M; 42 M
Mary Evans Picture Library : 6 B; 7 BG; 8 M; 9 B; 12 H, BD; 13 H, B; 14 BG; 16 BG, H; 17 HD, HD; 19 H; 20 H, M, D; 22 H, M; 23 M; 24 B; 25 M, B; 26 HG, HD; 27 B; 28 BM; 29 BG, BD; 30 M, HG, HD; 34 HG; 35 H; 36 M; 38 M, B; 39 B; 40 HG; 44 HD; 47 HD, B; 48 M; 49 M, B; 51 M; 52 HD, M; 54 H, B; 55 M, B; 56 H; 57 HG, HD; 58 HG, HD, B; 60 B; 61 M, H
Sheridan Photo Library : 7 BD
Michael Holford : 12 BG; 15 H, M, B; 32 B; 36-37 H; 63 H
National Army Museum : 53 h
Peter Newark's Western Americana and Historical Pictures : 14 BD; 29 M; 37 M; 41 B; 46 H; 47 HG; 56 B; 60 H; 61 BD; 63 B
Robert Hunt Library : 21 M
Ronald Sheridan : 7 BD
Tower of London Royal Armouries : 25 H
Visual Arts Library : 43 HD, M; 61 BG

Illustrations de Coral Mula, p. 6

NOTE

Dorling Kindersley tient à remercier pour leur aide :

la police municipale de Londres : p. 54-55; également l'agent de police Ray Hayter; le musée Pitt Rivers de l'université d'Oxford, à Oxford, p. 4-5, 22-23, 32-33, 36-37, et John Todd; Ermine Street Guard, p. 1, 12-13 et aussi Nicholas Fuentes; le Musée de Londres : p. 6-7, 12 BG, 10-11, 14-15 et Nick Merriman, Peter Stott et David Morgan; le musée de l'homme du British Museum : p. 8-9, 62-63; le Musée national militaire anglais : p. 56-57 et Stephen Bull; le château de Warwick : p. 16-17, 24-25, 26-27, 28-29, 30-31, 38-39, 40-41, 42-43, 44-45, 48-49, 52-53, 55 H et F.H.P. Barker; Robin Wigington, la société Arbour Antiques, à Stratford on Avon : p. 2-3, 18-19, 20-21, 34-35, 38 B, 50-51, 58-59, 60-61; et Anne-Marie Bulat pour son travail initial d'élaboration du livre; Martyn Foote pour la mise en pages; Fred Ford et Mike Pilley de Radius Graphics, Ray Owen et Nick Madren pour la réalisation artistique; Jonathan Buckley pour sa contribution aux séances photographiques.

LES YEUX DE LA DÉCOUVERTE
GALLIMARD

Apprendre au plus grand nombre
un savoir menacé de se perdre
en le fixant par l'image :
ce fut, il y a deux siècles, le pari des Encyclopédistes.
Aujourd'hui la photographie permet d'aller plus loin
dans l'indispensable transfert des connaissances.
Mais il faut que l'objectif soit vraiment objectif
et que la qualité de la reproduction soit à la hauteur de cette ambition
pour que l'attrait esthétique devienne
en même temps une pédagogie.



Dans la même collection :

roches et minéraux
le nid, l'œuf et l'oiseau
de l'os au squelette
l'étang et la rivière
les secrets de l'arbre
des sports et des jeux
de la chenille au papillon
coquilles et carapaces
les premiers hommes
nous, les mammifères
instruments de musique



92 F A56 379 ISBN 2-07-056 379-0